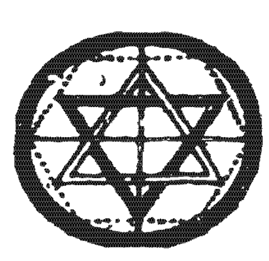
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

80me VOLUME. — 22me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1908)

PARTIE EXOTÉRIQUE

PARTIE PHILOSOPHIQUE

PARTIE INITIATIQUE

PARTIE LITTÉRAIRE

Un secret par mois. — Le Christian Scientism. — Comment Kr découvrit son canon. — Un Mahatma en correctionnelle. — Li nouveaux.

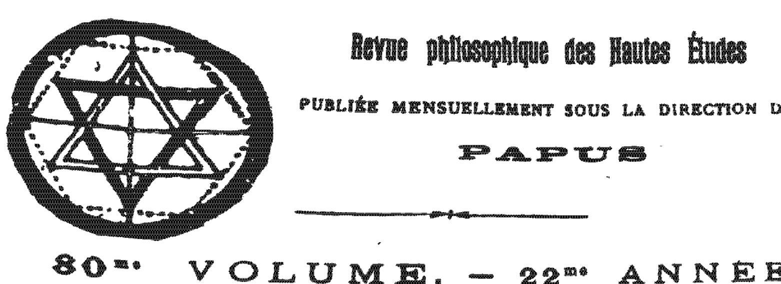
Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adr 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration : ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

L'Initiatio



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION D

PAPUS

80me VOLUME. — 22me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1908)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être a 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration : ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONC doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS — PARI

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

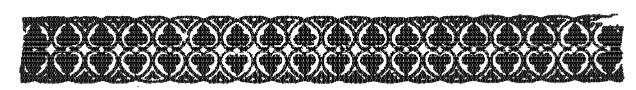
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

LETTRE À UN DÉBUTANT

Cher ami,

Je suis heureux que les quelques idées soumises au sujet du magnétisme personnel vous soient parues justes. Vous me dites que vous comprenez ce que je vous dis, mais sans cesser de sentir en vous le désir de mettre en œuvre vos propres pouvoirs à l'occasion. Cela n'a rien d'étonnant, et tout ce que je demande pour le moment, c'est que vous compreniez intellectuellement mes raisons et que vous preniez la résolution vive de ne pas chercher à agir sur la volonté d'un Être humain sans son assentiment.

Passons à une autre de vos objections.

Puisque nous pouvons, me dites-vous, par des exercices appropriés augmenter la puissance de nos muscles, pourquoi enseignez-vous qu'il ne faut pas faire d'entraînements pour augmenter nos pouvoirs de clairvoyance, en un mot, par exemple, pour développer notre organisme astral ?

Je répondrai à cela que 1° nous connaissons assez bien le plan physique et les muscles de notre corps pour nous livrer à des entraînements réguliers et

dont les effets peuvent être prévus d'avance. Il n'en est pas de même pour le plan astral dont nous connaissons très peu les lois et pour notre corps fluidique dont nous ignorons à peu près tout dans son existence, et une ou deux des lois qui le dirigent. Nous savons comment agir sur le double par la respiration. Mais ces lois des entraînements respiratoires sont-elles bien connues, surtout en Occident? Où s'arrêter, quand on a commencé? Comment notre volonté pourrait-elle agir dans un domaine où elle n'a rien à voir, jusque pendant le sommeil, pendant que notre conscience est ailleurs, la respiration se fait aussi bien et même mieux? Et je ne vous dis pas en ce moment la plus forte des raisons pour lesquelles nous ne pouvons développer telle ou telle faculté de notre double, comme nous développons telle ou telle région musculaire de notre corps physique.

Et 2° je vous répondrai que je ne vous ai pas dit que tout entraînement était mauvais. Au contraire, je pense que nous pouvons parfaitement, que nous devons même faire des entraînements journaliers qui peuvent un jour nous donner la clef des plans invisibles, nous mettre à même de voir peu à peu se développer en nous ce qu'en débutant nous appelons « les pouvoirs ». Il s'agit simplement de savoir de quels entraînements il s'agit.

Pour peu que vous ayez une notion assez exacte du Corps astral et des plans hyperphysiques, vous avez compris que réellement nous ne pourrions, sans imprudence, essayer d'augmenter, avant le temps, la

vitalité, l'activité de ce propre corps dans son propre plan, ou par réaction dans le nôtre. Ce serait agir absolument à l'aveugle puisque nous connaissons à peine quelques particularités du plan astral et du double.

Mais, parmi ce que nous savons sûrement, il est une notion sur laquelle nous allons pouvoir baser les susdits entraînements. Je vous développerai cette idée dans ma prochaine lettre.

Bien vôtre,

G. Phaneg.

Quand la physique sera parfaite, elle ne sera plus que de la métaphysique.

∴

La matière est ce qui est inerte, mais non ce qui est pesant.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Procès-Verbal

de la séance donnée le 25 Juin 1908

Par le médium MILLER, chez Mme E. Nœggerath, 22, rue Milton, Paris

La séance de contrôle du 25 juin 1908 avait été décidée et réglementée par les apparitions du docteur Benton et Betzy au cours de la séance intime que le médium avait donnée chez Mme Nœggerath deux jours auparavant devant quarante personnes.

Toutes les conditions spécifiées par les apparitions ont été rigoureusement observées.

La Commission de contrôle de la tente et du médium était composée de MM. Benezech, Gaston Méry, de Vesme, Charles Blech (en remplacement de M. Hugues Le Roux, absent).

La Commission de défense de la tente était composée de MM. Léon Denis, Delanne, le commandant Mantin, le commandant Darget.

Avant la séance, M. Gaston Méry explique que le contrôle a eu lieu dans la mesure la plus stricte et la plus sérieuse. « Nous avons pris le médium au bas de l'escalier, dit-il, et conduit jusqu'ici, nous l'avons déshabillé complètement, pantalon, chaussure, chaus-

settes et chemise. Après avoir été examiné, il a revêtu d'autres vêtements noirs, sans doublure ni poches que nous avions apportés et vérifiés au préalable. Nous pouvons en notre âme et conscience déclarer que nous n'avons rien surpris qui puisse donner l'éveil et qui puisse faire croire à une fraude possible. Depuis son arrivée, comme vous avez pu le constater vous-même, nous sommes restés à la porte du cabinet, empêchant toute communication, interdisant même aux personnes qui venaient serrer la main du médium de le faire.

« Je crois que toutes les précautions possibles ont été prises et je n'ai d'ailleurs rien autre chose à ajouter. Si toutefois j'avais oublié quelque point intéressant, je répondrais bien volontiers aux questions qui me seraient posées. »

Quelqu'un demande : « Avez-vous visité le cabinet ? » M. G. Méry : « Nous avons visité le cabinet, nous avons examiné — c'est ce qui a pris beaucoup de temps — la toiture, apposé des scellés contre la porte du fond dudit cabinet, nous avons soulevé le tapis, vérifié la chaise. Je ne crois pas que nous ayons oublié quelque chose. »

Le médium qui se tenait debout devant les rideaux demande que l'on baisse la lampe et que M. Benezech prononce l'allocution d'usage.

La lampe est alors baissée, mais la lumière est suffisante pour que les assistants puissent se distinguer les uns des autres.

M. Benezech prononce l'allocution.

Le médium entre dans la tente.

Une voix dans le cabinet demande que tout le monde se lève, et M. Denis est invité à faire une prière que tous les assistants répéteront.

M. Léon Denis. — « Unissons nos pensées, élevons nos cœurs, vers toi monte notre cri d'appel, notre cri de prière, ô Dieu notre Père, Source infinie, Source éternelle de Force, de Puissance, de Beauté, de Vérité et de Lumière Nous te remercions pour tes bienfaits, tu as permis que nous ayons cette preuve solennelle de l'immortalité, la preuve de la survivance, la communion des humains et des morts. Permets qu'aujourd'hui encore, nous recevions un nouveau témoignage, que nos frères de l'espace, que nos amis de l'invisible viennent à nous et qu'un lien puissant nous unissent à eux, et que dans nos âmes se grave, d'une façon ineffaçable et profonde, la certitude d'une autre vie, d'une vie plus haute, d'une vie meilleure. O vous, nos bienfaiteurs, nos amis invisibles, nos protecteurs de l'espace, venez nous apporter le secours spirituel, vos enseignements, vos indications.

« Chers amis, qui êtes venus récemment, qui avez donné tant de preuves, venez ce soir et qu'un rayon d'en haut descende vers nous, nous éclaire, nous vivifie, et nous fortifie. »

La voix de Betzy se fait entendre dans le cabinet et dit (en anglais) : Tout le monde peut s'asseoir, faites la chaîne.

I

Une première apparition se présente, la forme

s'avance en disant (en anglais) : — Bonsoir ! Effie Deane. Peut-on me voir ?

Les assistants. — Très bien.

M. Delanne dit qu'il a très bien distingué les traits de la figure, le voile blanc, et que le médium n'avait pourtant sur lui aucun fil blanc.

(D'un côté du cabinet se trouvent M. Delanne, le commandant Darget, M. De Vesme, Mme Nœggerath et de l'autre M. Léon Denis, le commandant Mantin, Mme Bayer, M. Pablo.)

II

M. Léon Denis annonce que le rideau se gonfle, une grosse boule blanchâtre descend en flottant de droite à gauche, bien en avant du cabinet, en face de M. Léon Denis et du commandant Mantin ; elle descend devant ce dernier jusqu'à terre, elle augmente, mais ce n'est pourtant pas encore consistant. Tout à coup une forme se précise, et commence à remuer les bras.

M. Pablo. — Qui est là ?

L'apparition. — Mme Laffineur. Bonsoir tout le monde, bonsoir, chers amis, je suis contente de vous voir, de vous voir tous, vous Gabriel, vous commandant et vous Monsieur de Vesme, m'avez-vous reconnue ?

M. De Vesme. — Non !

L'apparition. — Vous vous rappelez de moi, M. Letort et Mme Letort ? Mme Nœggerath et votre fille, vous ne m'avez pas connue ! Oh, je suis bien, bien heureuse de vous voir tous.

Elle s'effondre en disant : Bonsoir, Madame Lamoureux !

Il n'y a plus qu'une petite masse blanche à terre et l'on entend encore : Bonsoir !

III

Une autre apparition sort du cabinet. On voit distinctement un bras.

M. Pablo. — Qui êtes-vous ?

L'apparition (en anglais) : — Lily Roberts. Me voyez-vous ? Bonsoir !

Elle élève un bras qu'on distingue très bien. Elle marche de droite à gauche.

— Bonsoir !

Elle va près de M. Léon Denis, lui demande la main qu'elle pose sur sa poitrine.

M. Léon Denis. — Qu'elle est belle ! J'ai très bien senti qu'elle me prenait la main et qu'elle l'a mise sur son sein. J'ai senti la chair chaude et moite et la forme du sein. C'est merveilleux ! Merci, cher Esprit.

Elle va près du commandant Mantin, lui prend aussi la main et la met également sur sa poitrine. Le commandant dit qu'il a très bien senti les seins de l'apparition.

Elle va ensuite près de M. Delanne et en fait autant.

M. Delanne dit que c'était évidemment une jeune femme dont la main était très délicate; il a senti le bout du sein du revers de sa main et l'attouchement a été fait avec une réserve et une dignité qu'il tient à signaler.

M. Léon Denis. — J'ai parfaitement vu son bras rond et souple.

4° Une autre forme apparaît en disant (en anglais) : Joséphine Case. Bonsoir tout le monde ! Est-ce que tout le monde peut me voir ?

Les assistants. — Oui !

Elle marche et l'on entend parfaitement bien le parquet crier sous ses pas, M. Delanne le fait remarquer.

L'apparition. — Je suis très heureuse de vous voir. Ce sera la dernière séance de contrôle. Le médium ne peut pas se faire à l'idée d'être déshabillé devant le monde. Il dit que si l'on n'a pas confiance après ce qu'il a fait aujourd'hui, il n'est pas nécessaire qu'il donne des séances. Le médium a toujours essayé de faire ce qui était bien, il le fera toujours.

La forme disparaît en soulevant le rideau.

Mme Nœggerath. — Nous avons dans le médium la plus grande confiance, mais quand nous rendrons compte à la presse, au grand public, de cette séance, c'est pour prouver, pour affirmer avec certitude que toutes les précautions ont été prises pour garantir la sincérité du médium.

On entend encore la voix dire : Très bien !

5° Bruit dans le cabinet. Une forme blanche paraît et se retire aussitôt. Elle revient à nouveau. On distingue qu'elle est très grande et ne fait aucun mouvement.

L'apparition. — Goldschmidt !

Mme Lemort. — Est-ce le frère de notre ami ?

L'apparition. — Non !

On entend les efforts que fait la forme pour prononcer un autre nom, mais elle n'y parvient pas, elle n'a pas assez de force. On demande ensuite à l'apparition s'il est parent de l'ami en question. Des coups frappés dans le cabinet répondent affirmativement.

6° Aussitôt une autre forme sort de la tombe :

L'apparition. — Monroc.

Mme Priet. — Je le dirai à votre dame.

L'apparition. — Elle n'est pas là ? Ah !... je désirerais tant la voir !

Mme Priet. — Elle m'a encore parlé de vous hier soir.

L'apparition. — Et Marcel ?

Le commandant Mantin. — Il n'est pas là. Il va très bien, je l'ai vu hier ; c'est un garçon intelligent.

7° A ce moment la forme disparaît, mais une autre revient aussitôt en disant avec volubilité :

— Pierre Priet ! Bonsoir tout le monde. Eh bien, Marie, es-tu contente ? Ça te va ?

Mme Priet. — Eh oui, mon ami !

L'apparition. — Bonsoir, madame Nœggerath et votre fille aussi, monsieur Delanne et monsieur Denis, le commandant Mantin. Je suis content de vous voir ce soir et votre dame aussi.

Mme Benezech. — Je vous remercie, monsieur. Puis-je vous toucher la main.

L'apparition. — Non !

M. Pablo. — Il ne faut pas poser de questions.

L'apparition disparaît en disant encore : Bonsoir tout le monde !

On remarque que l'intervalle entre les deux forma-

tions a été très court et que la seconde n'avait pas du tout la même voix que la première. M. Delanne a très bien reconnu la voix de M. Priet.

8° Une autre forme apparaît, elle grandit.

M. Delanne. — Oh ! voilà une petite apparition.

M. Léon Denis. — Non, grande, je vois la silhouette se profiler sur le fond clair.

Betzy dit dans le cabinet (en anglais) : — Vous dites une petite, qu'appellerez-vous grande ! La prochaine fois je vous paierai une paire de lunettes !

La forme apparaît maintenant très grande et dit : — Marie Bossel, Louis.

9° Une autre forme beaucoup plus petite apparaît en même temps et dit : — Angèle Marchand ! Maman, me vois-tu ?

Mme Priet (veuve Marchand). — Oui, je te vois !

L'apparition. — Il y a un grand monsieur à côté de moi qui me donne la main. Je ne le connais pas. Ah ! il est parti maintenant ! Je suis contente de vous voir, monsieur de Vesme, monsieur Letort et madame Nœggerath, monsieur Denis, monsieur Pablo. Vous me voyez tous (elle avance dans le milieu de la pièce). Voyez-vous ma main ? (elle agite sa main). Faites la chaîne, cela me donne beaucoup de force (elle s'avance alors davantage, se penche près de M. de Vesme, demande s'il voit bien sa figure et ses yeux et dit à M. Delanne qui fait remarquer que le parquet craque sous ses pas). — Je pèse 63 livres, ce soir !

Bonsoir, maman ; bonsoir tout le monde !

Elle disparaît derrière les rideaux. Mme Priet reconnaît très bien la voix de sa fille.

M. Delanne. — J'ai publié son portrait et j'affirme que je l'ai bien reconnue.

M. Pablo. — Monsieur de Vesme, vous avez vu sa figure ?

M. de Vesme. — J'ai très bien vu le nez et la partie supérieure de la figure et les yeux qui ne me paraissaient pas être ceux du médium, mais le bas du visage était caché par un voile comme en portent les femmes mauresques. J'ai très bien vu sa petite main.

Commandant Darget. — Moi aussi.

10° Une autre forme paraît : — Docteur Benton.

L'apparition (en anglais) : — Je suis venu l'autre soir et vous ai promis que nous aurions une séance. Je dois dire que non seulement ici on est bien heureux, mais de l'autre côté aussi.

Je vais vous dire pourquoi : Il est très désagréable pour le médium d'être déshabillé, cela le fatigue beaucoup. Une séance de contrôle, c'est très dur pour lui. Depuis qu'il a donné la précédente séance, il ne peut plus travailler, il est fatigué, les jambes lui font mal, il est malade. Quand le médium est indépendant, il fait de belles choses, mais quand il doit travailler à côté pour gagner son pain, il ne peut pas le faire aussi bien parce qu'il doit songer à son avenir. Vous savez qu'il a tout perdu à San Francisco, mais il espère se remettre bien dans ses affaires.

Nous l'aurons ici l'été prochain et il donnera des séances avant son départ si tout va bien. Il promet qu'il y aura des séances cet été encore. Il donnera

une séance au cercle Allan Kardec, dimanche prochain, et vous pouvez inviter cent personnes si vous le voulez.

Ce soir le médium est très fatigué, il a souffert du cœur toute la journée. Cet après-midi, il a pris un petit crucifix, il l'a porté à ses lèvres et prié Jésus en disant : « Aidez-moi, donnez-moi la force d'aller à cette séance qui est destinée à répandre la bonne nouvelle ». Il a réussi, vous devez l'en féliciter et le remercier, car c'est un grand effort et un grand sacrifice qu'il a fait ; il sera certainement malade pendant deux jours après cette séance ; je crois cependant qu'il sera bien dimanche parce qu'il y a trois jours d'intervalle. On pourra inviter toutes les personnes que l'on voudra. Il faut que tous les amis du médium y viennent, tous les amis de bonne maman, tous les chefs de société.

M. Delanne demande s'il y aura une séance à la société dont il est le président, et s'il peut inviter beaucoup de personnes.

L'apparition. — Oui, combien pouvez-vous inviter de personnes ?

M. Delanne. — Cent !

L'apparition. — Et vous, commandant ?

Commandant Mantin. — Soixante !

L'apparition. — Vous pouvez en inviter davantage.

Commandant Mantin. — Alors cent !

L'apparition. — Bien ! Je tiens à vous dire aussi que le médium ne veut pas d'argent, mais il faut que l'on se cotise et qu'avant son départ on lui fasse un beau

cadeau qu'il montrera en Amérique en souvenir des séances de Paris. Il donnera une séance dimanche au cercle et à son retour une à la Société de M. Delanne et une à Mme Nœggerath,

M. Delanne ayant fait observer qu'il allait partir en voyage et qu'il voudrait bien avoir sa séance dimanche, l'apparition dit : Arrangez-vous.

Le Commandant Mantin. — Alors, dans ce cas, M. Delanne aura la priorité.

Mme Nœggerath. — Docteur Benton, puis-je vous poser une question ?

L'apparition. — Oui, volontiers.

Mme Nœggerath. — Miller viendra-t-il me voir à Munich ?

L'apparition. — Oui.

Mme Nœggerath. — Je suis sollicitée de Vienne et de Berlin pour lui demander des séances ; que dois-je répondre ?

L'apparition. — Non, je ne crois pas qu'il aille à Vienne et à Berlin. Quant à Munich, il ne donnera des séances que dans votre maison, mais pas de séance de contrôle.

Mme Nœggerath. — Merci, docteur Benton.

M. de Vesme demande si lui aussi il pourra avoir des séances à sa Société.

L'apparition. — Nous verrons plus tard.

Alors, c'est entendu pour dimanche, que Dieu vous bénisse tous ! Bonsoir ! Je ferai tout mon devoir envers vous tous.

Il disparaît.

11° Une nouvelle apparition : Bonne Maman !

Mme Nœggerath. — C'est toi, maman ?

L'apparition. — Oui, c'est moi. Mes chers amis, que je suis heureuse ce soir de vous voir tous. Ma fille, Marie, commandant, Gabriel, M. de Vesme, Mme Bayer, Anna, mon cher Pablo, Léon Denis.

Mme Nœggerath. — Que dois-je dire à tes petits enfants ?

L'apparition. — Je les embrasse tous. Que je suis heureuse ! quelle douceur ! quelle joie ! quel bonheur !

Elle disparaît.

On frappe dans le cabinet.

M. Léon Denis. — Vous avez entendu tout à l'heure la petite Angèle Marchand dire qu'en faisant la chaîne cela donnait beaucoup de force, faisons-la.

Betzy dit dans le cabinet (en anglais) qu'on aurait dû inviter Mme Cornely.

M. Delanne. — Nous l'inviterons dimanche.

On frappe encore dans le cabinet. C'était la manière toute particulière de Bonne Maman de s'annoncer chez ses amis.

Plusieurs assistants. — Merci, Bonne Maman, merci beaucoup et de tout cœur.

Bonne Maman revient mais ne peut se reformer. Betzy dit qu'elle est triste de ne pouvoir pas rester plus longtemps, elle aurait voulu nommer toutes les personnes qui sont ici ; elle salue Mme Lamoureux.

Mme Nœggerath. — A l'autre séance Betzy a dit une chose charmante : que l'abeille ne peut pas faire de miel sans fleurs. M. Chaigneau a fait une poésie sur ce sujet et il demande si ce n'est pas Bonne Maman qui la lui a inspirée.

Bonne Maman répond à coups précipités dans le cabinet ce qui veut dire : oui.

Betzy (en anglais) : — Il faut en envoyer une copie au médium. C'est moi qui suis la grande abeille, je suis l'abeille féminine et le docteur Benton est l'abeille masculine. J'ai beaucoup de fleurs autour de moi ce soir.

Mme Priet demande si elle peut poser une question particulière.

Betzy qui l'a comprise lui répond du cabinet : Oui, pour demain.

12° Une nouvelle apparition surgit brusquement de la tente.

— Louise Michel, bonsoir tout le monde !

Je suis heureuse de vous voir. Est-ce que vous me voyez tous ?

Mme Benezech demande à la toucher.

L'apparition. — Ma bonne dame, c'est impossible ce soir, cela ferait beaucoup de mal au médium. Il ne faut jamais poser de questions.

Vous voyez ce qu'est le spiritisme, n'est-ce pas ? C'est grandiose !

Bonsoir ! la Liberté !

Elle disparaît.

14° Une autre apparition sort de derrière les rideaux.

C'est le mari de Betzy.

L'apparition (en anglais nègre). — Je suis un homme de couleur ; je suis noir de peau, mais j'ai l'âme blanche, je suis même assez blanc en dedans. On ne me comprendra peut-être pas très bien, parce

que je parle l'anglais des nègres. Lorsque je suis venu à Paris, j'ai su parler français, mais j'ai oublié, je n'ai jamais très bien parlé, mais je savais me faire comprendre.

Mme Nœggerath. — Je vous comprends très bien, j'ai habité New-York.

L'apparition. — Je suis bien heureux de vous voir, puisque vous avez habité New-York, vous pouvez me comprendre. Je suis sûr que le Seigneur vous bénira tous, je vous reverrai sinon de ce côté, du moinsde l'autre, car je sais bien quel'on vit de l'autre côté, moi ! pour sûr ! Que Dieu vous bénisse tous.

Il se retire.

Betzy dit du cabinet : Baissez un peu la lampe. On va essayer de vous montrer des lumières astrales. Chantez !

15° On entend la voix d'une petite fille, d'abord dans le cabinet puis dans la salle, qui rit, pousse des cris et essaie de chanter le refrain de la *Marseillaise*.

C'est la petite Lulu qui veut se montrer, mais elle ne peut pas se matérialiser complètement. Elle touche plusieurs personnes (Mme Nœggerath, M. de Vesme, Delanne, Commandant Darget).

Betzy demande alors de faire un peu plus de lumière pour éclairer Lulu, mais la lampe que l'on a trop baissée tout à l'heure sur l'ordre de Betzy, s'est éteinte.

M. Pablo. — Rentrez vite, Lulu, prenez garde à la lumière, on rallume.

L'apparition. — Je ne la crains pas.

Mais pendant qu'on rallume la lampe dans la

pièce voisine, un reflet de lumière blanche provenant de l'allumette et de la mèche pénètre dans la salle.

La voix de Betzy : Baissez, baissez vite... oh ! quel dommage ! Trop tard !

En même temps on voit l'apparition de Lulu rentrer dans les rideaux et le médium projeté brusquement au milieu de la pièce, se tenant les yeux et gémissant.

Le reflet de lumière blanche avait donné une trop forte secousse au médium et l'avait réveillé.

M. Pablo. — Surtout ne touchez pas au médium.

Le médium reste quelques instants chancelant et se tenant les yeux, puis il fait un grand effort pour rentrer dans la tente.

Betzy dit alors du cabinet qu'elle ne peut plus rien faire, que le médium est trop fatigué, et que la séance est terminée.

M. Delanne. — Que les contrôleurs se tiennent prêts et que personne ne bouge.

Le médium reprend peu à peu ses sens, demande plus de lumière et prie tout le monde de sortir, à l'exception de la commission de contrôle,

Après la séance M. Gaston Méry est venu dire au nom des membres de la Commission que le médium s'était déshabillé devant eux, avait été examiné médicalement, et qu'ils avaient permis que ses vêtements lui fussent remis.

Que le cabinet et les tentures avaient été soigneusement visités et que les sceaux étaient intacts.

En conséquence, ils étaient heureux de déclarer

qu'ils n'avaient rien constaté qui pût porter atteinte à la sincérité du médium.

Le présent procès-verbal a été signé par les membres de la Commission, chaque membre entendant certifier seulement l'exactitude matérielle des faits constatés, se réservant de les expliquer, chacun suivant sa propre manière de voir, ses idées et opinions personnelles.

On voit par ce compte rendu que le médium Miller n'a rien négligé pour manifester sa bonne foi absolue.

Il faut que ses facultés soient vraiment remarquables et ses guides spécialement élevés pour donner une séance dans des conditions de contrôle aussi complètes.

De plus, il faut hautement louer le courage moral du médium qui s'est soumis de bonne grâce à la visite la plus minutieuse avant et après la séance. Et cela est d'autant plus méritoire que Miller n'accepte aucune rémunération et se dévoue pour la cause du spiritualisme.

Aussi le Conseil directeur de l'École hermétique a-t-il décerné à Miller un diplôme d'honneur qui lui a été remis dans la séance donnée par lui le 12 juillet.

Cette séance du 12 juillet a été, de l'avis des habitués, une des plus belles données par Miller. Il a été produit des apports de scarabées enfermés dans une résine. Il y a eu entre autres matérialisations celle de Hugo d'Alési caractéristique par la voix déformée par la phtisie laryngée qui emporta l'éminent artiste.

Cette matérialisation s'est produite pendant que le médium était dans la salle. Betsy nous a charmés, le docteur Benton a répondu à des questions multiples, et la séance a été réellement captivante.

Tout cela soulèvera des objections absurdes de la part de ceux qui n'ont rien vu. Laissons les dire et poursuivons ces palpitantes recherches qui font de Miller le premier médium du monde, *the First in the World.*

PAPUS.

Chaque être vivant est une association d'êtres vivants, chaque partie a sa vie propre. Plus les parties diffèrent, plus il y a de division dans le travail et plus l'animal est parfait.

FABRE D'OLIVET.



Ésotérisme du “PATER”

Sens moyen

Père, Essence même des Shamaim, Substances-Forces souveraines,

Que l'Univers, ton shéma, ton nom manifesté et prononcé dans l'Indéfini de l'Espace et du Temps, soit sanctifié par son assimilation totale à ta divine substance !

Qu'il soit un avec toi, dans ta gloire, par l'établissement dans l'Humanité tri-une, de ton un et triple règne, règne du Dieu vivant !

Que ta volonté donc, expression de ton amour absolu, pénètre et évertue les profondeurs de l'Astrée comme elle dirige et soutient les sphères spirituelles et éternelles des cieux !

Qu'aujourd'hui et toujours, pendant l'éternité des âges, tu nous fasses participants de ta vie absolue, notre aliment supra-substantiel, le pain de l'immortalité !

Libère-nous des dettes que nous avons contractées envers toi, comme en nous libérant, nous libérons nos frères des dettes contractées envers nous.

Lave-nous de toute souillure ; que ta lumière vivante détruise jusqu'aux dernières traces de la ténèbre à qui nous nous sommes volontairement

soumis ; et épargne-nous ainsi les épreuves de la tentation.

Car, à toi seul appartiennent toute autorité, toute puissance et toute gloire, dans l'éternité des cycles. Amen.

A.-E. C.

Le Congrès spiritualiste de juin 1908

Le succès de ces Assises solennelles du Spiritualisme a dépassé les prévisions même les plus optimistes de ses organisateurs. Des communications du plus grand intérêt y ont été faites par les plus hautes notabilités du monde occulte.

Toutes ces communications, tous les travaux effectués, seront publiés in-extenso en un volume de plusieurs centaines de pages et *dont le tirage sera limité au nombre des souscripteurs.*

Prix du volume. . . . . . 5 francs.

S'inscrire de suite : 5, rue de Savoie, Paris.

P. V.



UNE SÉANCE DU CONGRÈS SPIRITUALISTE (JUIN 1908).

Les principaux membres du Bureau



Une communication au Congrès

MORALE DU SPIRITUALISME

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de vous parler brièvement, non pas du phénomène spirite, — c'est le rôle des savants et je ne suis qu'une simple femme, — mais de la morale qui découle du spiritualisme et des dangers que comportent certaines pratiques trop légèrement conduites.

Nous sommes arrivés à une époque de transition, au tournant de l'histoire des idées, pourrais-je dire, paraphrasant le mot d'un politicien célèbre. La lutte se poursuit âpre et tenace entre les vieux dogmes obscurs qui s'entêtent à ne pas mourir, et un idéal nouveau encore mal défini. Du haut en bas de l'échelle sociale, un malaise énorme grandit sans cesse. A part quelques familles ayant conservé intacts les vieilles traditions et les préjugés séculaires, se cristallisant dans un état d'âme absurde, hostile à tout progrès, se confinant en des croyances que seule rendait acceptable la mentalité humaine qui florissait durant le sombre et brumeux moyen âge, à part ces familles de plus en plus rares, les gens qui appartiennent à ce qu'on nomme le monde trouvent vieux jeu de croire à quelque chose et, pour se prouver qu'il

n'y a rien, veulent la vie, comme ils disent, courte et bonne.

La morale, les principes, l'idéal, une foi quelconque ? Plaisanteries.

Rien n'est vrai en dehors du plaisir. Donc, ils se vautrent dans le plaisir.

Si cela tourne à la débauche, si la fête devient crapuleuse, tant pis ! On en masque les côtés répugnants à l'aide d'euphémismes délicieux, toutes les excuses, semblent bonnes parce que tous les excès sont permis. Et c'est la dégénérescence, la mort lente d'une société qui fut, il n'y a pas longtemps encore, la gloire du monde civilisé. Descendant d'un échelon, voyons la bourgeoisie. Hélas, mêmes tares, mêmes lèpres, moins dissimulées sous les fanfreluches et les habits du bon faiseur. Chez le peuple ! Rien que d'y jeter les yeux, le cœur en saigne. Pauvre peuple... naïf, bon, crédule, franc, peuple d'ouvriers solides, et de femmes au grand cœur, qu'es-tu devenu ? Une agglomération d'alcooliques, d'apaches, de vauriens, de misérables, devant laquelle nous ne pouvons nous défendre d'un immense sentiment de pitié, la pitié féconde qui surmonte le dégoût.

Est-il donc vrai que nous soyons une nation finie, est-il donc vrai que la belle et douce France descende avec une rapidité vertigineuse jusqu'au fond de l'abîme ? La France promotrice de toutes les grandes et belles idées humanitaires, la France au multiple et surprenant génie dont tant de fils glorieux ont illustré le nom, la France qui fut le berceau de tous les progrès, ceux de la science, ceux des arts, ceux

de la liberté et de la divine fraternité? Hélas encore il serait puéril de le nier, nous nous acheminons à grands pas vers la décadence finale. Et cela parce que personne ne croit plus à rien en dehors des basses jouissances matérielles.

Le ciel est vide, nous en avons éteint toutes les lumières, clame M. Viviani. S'il s'enorgueillit du résultat obtenu, c'est qu'il n'est guère difficile.

Je ne suis pas suspecte de cléricalisme puisque, en commençant, j'ai professé mon horreur des dogmes qui sont l'œuvre des hommes, et n'ont pour but que d'affermir la puissance de ceux qui les enseignent, néanmoins, convenons-en, la laïcisation progressive a entraîné fatalement une sécheresse de cœur, un positivisme brutal, une ruée grandissante d'appétits grossiers vers les plaisirs grossiers.

Et ceux qui ne savent pas réfléchir par eux-mêmes, ceux dont l'esprit enfant a besoin d'un guide, ceux-là ont pensé :

Puisque Dieu n'est qu'un mythe et l'enfer un épouvantail ridicule, puisqu'il n'y a point ailleurs de récompense ni de châtiment, profitons de l'heure présente, gorgeons-nous, ne supportons nulle entrave. Jusqu'à la peur du gendarme qui s'est émoussée, à preuve les très jeunes apprentis apaches qui exercent en plein jour leurs talents sur les passants inoffensifs et terrifiés. L'amour du lucre ne les pousse pas ceux-là. Non, seulement un orgueil perverti, un désir de gloriole malsaine, le besoin de devenir costaud entre les costauds...

Le respect des parents? Quelle folie! Est-ce que ça

existe les parents? Un hasard qu'ils vous aient procréés et voilà tout. D'ailleurs, comment respecter ceux qui ne se respectent point eux-mêmes? L'enfant, dès que ses oreilles se sont ouvertes, n'a entendu que grossièretés, injures échangées. Dès qu'il a pu discerner et voir, qu'a-t-il vu? Des luttes ignobles. Un père ivrogne, une mère débauchée traînant le long des ruisseaux sa progéniture. Les soirs de paie, c'est au bar qu'il s'est assis sur les genoux de ses parents ou bien au café-concert, où se débitent, parmi des relents épais de tabac et d'alcool, les obscénités au boisseau.

Dans ces conditions, que peut être la génération nouvelle? Rien que ce qu'elle est. Les faiseurs de morale moderne ont beau prodiguer leurs phrases les plus redondantes, elles sonnent faux comme une cloche fêlée, comme la pauvre Savoyarde à jamais aphone. Ils vous disent du haut de leur gravité solennelle : « Faites le bien, parce que c'est le bien et non pour en tirer une récompense quelconque. Soyez bons, parce qu'il faut être bon. Sacrifiez-vous pour le bonheur de ceux qui naîtront après vous. Peinez, luttez, souffrez pour le plus grand bien des races futures. Quant au vôtre... tant pis! Vaine question sur laquelle nous ne saurions nous appesantir. L'homme est créé pour être heureux. Jusqu'à présent tout a mal marché, et le malheur règne en souverain, mais nous comptons sur vous pour améliorer les choses, nous vous demandons d'être des héros, afin que ceux qui vous succèderont soient affranchis du poids qui vous écrase »

Voilà ce qu'on dit, ce qu'on écrit, ce qu'on

enseigne dans les écoles, ce que nos pauvres petits enfants répètent avec l'inconscience ingénue de jeunes perroquets, ne comprenant encore, heureusement pour eux, ni la gravité, ni l'importance de ce qu'on leur enseigne.

C'est bien simple, nous devons être des héros, au nom de quel idéal ? Il n'existe aucun idéal ! Des héros, parce que des héros, rien de plus. Ne concevez-vous pas l'absurdité de parèilles théories ? Pour les comprendre, pour les mettre en pratique, chaque homme devrait être un miracle de renoncement et de sublimité.

Le soldat qui expire dans les plis du drapeau a un idéal : la Patrie; le médecin qui se dévoue en temps d'épidémie, ou s'immole volontairement pour la conquête d'une découverte fertile en résultats bienfaisants, le médecin a un idéal : la science; l'inventeur victime de ses recherches a un idéal : le progrès; le missionnaire torturé par les barbares a un idéal : son Dieu !

Ainsi, les uns et les autres accomplissent bravement héroïquement, naturellement des merveilles, de fécondes merveilles, et cela se conçoit, et il faut admirer ces êtres sublimes. Mais nous, humains quelconques, embourbés dans l'ornière de la vie banale, nous, qu'un labeur ingrat asservit, écrase, annihile, nous, qu'aucun mirage radieux ne tente, pourquoi serions-nous des héros ? Pourquoi des immolations et des sacrifices ? Au profit de nos enfants ? Pas même, de nos arrière-petits-enfants et encore ! Décevante perspective, devant laquelle d'avance on recule découragé.

Peu nous importe ceux qui nous succéderont, si nous ne devons rien retirer de nos sacrifices, si nous nous sommes amendés sans profit personnel, si tout s'achève au tombeau, à la désagrégation finale et définitive. Autant profiter des petites lueurs de joie que nous donne la vie présente, et saisir toutes les occasions qui s'offrent. Soyons conséquents avec les doctrines matérialistes, soyons logiques.

Puisqu'il n'existe nulle sanction supérieure, puisque la justice immanente n'est qu'un mot vide de sens, soyons nos propres juges ; ne nous gênons en aucune sorte. Les générations futures feront de même.

Qu'importe l'humanité régénérée, la race plus forte et plus vaillante ? D'ailleurs ceux qui prônent le devoir dans cette acception abstraite et stérile, ceux qui invoquent le droit au bonheur de tout être créé, ne peuvent nous le donner, ce bonheur. Affranchiront-ils l'homme de la misère, de la faim, de la soif, du froid, des intempéries ? Changeront-ils les conditions atmosphériques du globe, seront-ils vainqueurs de la maladie et de la mort ? Non, ils n'y songent même pas ; ils ne parlent que d'une amélioration incertaine... Fumée, illusion, chimère...

Le seul moyen de faire le bonheur d'une race, oh ! il serait simple, et à la fois radical. Je ne désespère pas de l'entendre vanter quelque jour. Au lieu de prêcher contre la dépopulation, qu'on exalte la stérilité, qu'on fasse insensiblement de notre planète un désert. Les derniers venus étant un tout petit nombre pourront jouir d'un absolu bien-être durant quelques années, puis, ce sera fini, l'humanité disparaîtra, et

la terre roulera dans les espaces privés d'habitants. Voilà vers quelle désolante conclusion se dirigent les matérialistes, les négateurs systématiques, les détracteurs de croyances, les barbares qui foulent aux pieds cette pauvre petite fleur d'idéal que chacun porte en soi.

Fleur de plus en plus fragile, et cependant bien vivace puisque malgré tous les assauts et toutes les luttes, elle subsiste encore dans nos âmes.

Quand l'heure est trop noire, quand le cœur ballotté, chaviré, blessé, pèse trop lourd, quand les larmes gonflent nos paupières, c'est grâce à ce coin bleu d'idéal et d'espoir que nous nous ressaisissons. Une voix mystérieuse nous parle bas et nous console, nous fait entrevoir un ailleurs de calme et de sérénité. Autour de nous, l'espace est peuplé de ruines, nos morts, nos chers morts, sont partis... nous sommes seuls; non, nous ne sommes pas seuls. Ils sont absents pour nos regards de chair, mais notre âme les perçoit, les devine, et nous savons qu'un jour nous pourrons les revoir.

Nous savons que toute victoire remportée sur nous-mêmes est une dette acquittée, un acheminement vers la libération finale. Nous savons qu'il existe une cause immuable, une Bonté souveraine, une Justice immanente, nous savons que nous avons un Père tendre, soucieux de notre bonheur, et que nous ne tendons jamais en vain les bras vers lui. De lui nous émanons, vers lui nous retournons après les avatars nécessaires. Eloignés, petits, coupables, il nous voit cependant et nous assiste... il ne nous abandonne jamais...

Est-il possible, quelque durement que l'adversité vous accable, est-il possible de désespérer quand on a de pareilles idées? Je ne le crois pas. Certes, notre nature est faible et la vie est une vallée de larmes. N'importe, je mets au défi celui pour qui ces idées ne sont pas un vain mot d'aller jusqu'au découragement final. Il ne m'appartient pas ici de rechercher avec vous sur quelles bases solides ces vérités s'édifient. D'autres, plus compétents l'ont fait, et le feront encore. Femmes, je viens parler à votre sentiment, à votre cœur parce que le sentiment et le cœur nous sont plus familiers, parce que, quoi qu'en pensent certains, le sentiment et la raison peuvent marcher de pair. Et puis, n'est-ce pas nous qui cherchons plus obstinément les fins et les causes. Absorbés par leurs responsabilités, leurs occupations, leurs soucis, les hommes agissent; nous, femmes, nous pensons et nous rêvons, même les plus positives. Il y a un moment où, dans l'esprit de toute femme, cette question se pose: Pourquoi suis-je créée? D'où viens-je? Où vais-je?

Enfant, on s'est d'abord attaché sans réfléchir aux enseignements de la religion, mais à mesure que l'esprit s'élargit, que l'intelligence augmente, l'inquiétude aussi augmente. Comment accepter des choses qui vous paraissent la négation du bon sens? les mystères, les dogmes invraisemblables? Comment aimer un Dieu que l'on nous représente tyrannique, vindicatif, effroyable, un Dieu qui vous met ici-bas, faible, sans secours, sans appui, et vous châtie durant l'éternité pour une faute de quelques secondes.

Je ne veux pas faire l'apologie de la mort, mais vraiment, pour nous, qui savons qu'elle n'est qu'un passage, est-il possible qu'elle nous apparaisse comme un épouvantail et qu'on ne l'envisage qu'avec terreur? Sereine, douce, compatissante, n'ouvre-t-elle pas la porte de l'infini? Ne faut-il pas passer par son étreinte avant d'entrevoir les horizons merveilleux de l'au-delà? Penser à la mort est salutaire. Les Pères de l'Église l'ont bien compris, qui ont, de tout temps, enseigné cette maxime : « Chrétien, pense à la mort ! » Devant elle, on se sent si petit, si chétif! Les mystères qu'elle dissimule sont si troublants! De l'autre côté qu'y a-t-il? La justice! Comment, dans ces conditions, la conscience ne sortirait-elle pas de sa torpeur? Comment ne fouillerait-elle pas tous les replis de l'âme afin d'en arracher ce qui est nuisible et mauvais? Sans confesseur, sans pénitences, sans cérémonies rituelles et sans dogmes, l'être humain ayant la foi parvient de lui-même à se corriger de ses défauts, voire de ses vices, à exalter en lui l'amour, la bonté, l'indulgence; évidemment, cela ne va pas sans défaillances et sans lutte, mais le triomphe sur soi-même n'en est ensuite que plus grand.

Comment devient-on spiritualiste? Il y a plusieurs moyens : l'illumination, l'expérimentation, l'étude qui mène à la foi, la conviction d'autrui qui nous entraîne, autrement dit, le prosélytisme. Tous ces moyens sont bons, et tous offrent des dangers contre lesquels je voudrais vous mettre en garde. L'expérience est, dit-on, une lanterne sourde qui n'éclaire que celui qui la porte. A priori, ce n'est que trop

exact. Cependant, il est des exceptions, et si ma pauvre expérience de femme pouvait vous être d'une utilité quelconque, j'en serais bien heureuse. Procédons par ordre. L'illumination, c'est l'éclair déchirant la nue, c'est Paul sur le chemin de Damas où Jésus l'appelle, c'est Pascal ébloui par la lumière d'en haut. Peu de personnes sont ainsi privilégiées, car l'illumination a ceci de merveilleux, qu'elle se manifeste en une seconde, éclaire jusqu'aux moindres replis de la conscience, vous envahit sans retour, ne connaît pas le douloureux apprentissage du doute et ne fait en aucun cas de retour en arrière. C'est la foi sublime qui transporte les montagnes, crée les martyrs, les apôtres et les saints. Est-il irrévérencieux de dire que cela n'est pas pour nous. Bah ! tous les chemins mènent à Rome, un peu plus tôt, un peu plus tard ! Il ne s'agit que d'avoir la confiance et la persévérance. Il ne s'agit que de rester modeste et ne pas se croire à tort et à travers destiné aux grandeurs de l'apostolat.

Malheureusement, à côté des gens raisonnables, il y a les fous ou les demi-fous, qui sont peut-être pires, car les fous on les enferme, et ils ne nuisent à personne, tandis que les demi-fous errent en liberté et propagent à tout venant leurs inepties.

Un jour, quelqu'un parle d'ésotérisme devant une créature tant soit peu exaltée, voire même légèrement hystérique. Aussitôt le cerveau travaille, et bientôt vous voyez apparaître un médium, lequel tranche avec importance du haut de ses fonctions sacerdotales. Généralement, du reste, cette sorte de folie s'ac-

compagne de dons réels, quoique intermittents et qui eussent pu rendre de réels services à la science spiritualiste, si le sujet, complaisant et de bonne foi, se fût laissé guider par des gens expérimentés et compétents. Mais allez donc prêcher le bon sens à qui plane sur les nuées, à qui vit en communion permanente avec les désincarnés les plus illustres, à qui reçut mission, par exemple, de délivrer les esprits souffrants et d'enchaîner les rebelles. C'est ainsi que l'on assiste à des scènes ridicules de pseudo-incarnation, les unes inconvenantes ou simplement grotesques, les autres émanant d'entités qui viennent, sous prétexte d'enseignement moral, vous débiter les banalités au boisseau. Le médium, une femme généralement, serait resté normal et sain d'esprit, si, un jour, il ne s'était cru illuminé.

L'illumination, pour lui, est le déchaînement d'une sorte de démence particulière dont les conséquences les moins redoutables seront son internement dans une maison d'aliénés. Je dis, les moins redoutables, car, après l'avoir longtemps nié, je crois aujourd'hui à la force maléfique de certains êtres de l'au-delà. Ceux que la pauvre créature prend pour des esprits souffrants sont de ces êtres, appelez-les larves, élémenthals, tout ce que vous voudrez. Le fait patent, c'est qu'elle leur est livrée corps et âme, qu'au lieu de les repousser, elle les appelle, subit leur influence néfaste et en mourra peut-être quelque jour, d'une mort horrible. Je suis certaine que beaucoup d'entre vous ont connu de ces cas dangereux, et je ne prêcherai pas dans le désert en vous demandant, lorsque

le hasard vous fera rencontrer de ces malheureux, de les éviter le plus possible. Leur fréquentation est nuisible à tous égards.

Nous avons à présent l'expérimentation. Là le champ est vaste, là les dangers sont également redoutables et nombreux. Mon avis, je vous le donnerai de suite et très net, mon avis est qu'il ne faut pas s'engager dans la voie de l'expérimentation personnelle, si ce n'est avec une extrême circonspection. Admettez un collégien, s'enfermant dans le laboratoire d'un Curie ou d'un Berthelot ! Ainsi agissent ceux qui, après avoir fait nombre de lectures captivantes, mais trop superficielles, se livrent à l'étude de la médiumnité. Parbleu ! je sais combien la chose à d'attraits ! combien elle passionne ! Nous vivons dans la boue, parmi les obstacles et quelqu'un nous fait entrevoir un monde merveilleux. Nos morts sont présents, ils nous entourent, nous n'avons qu'un signe à faire pour qu'ils répondent à notre appel et nous donnent généreusement des conseils sur la direction de notre vie. N'est-ce pas charmant ! Le soir, après dîner, on se met devant une table, ou l'on prend un crayon, ou bien encore l'on a un médium à transes qui s'incarne. On appelle, l'esprit demandé accourt, docile, et il dit tout ce que vous voulez qu'il dise et cela marche admirablement, jusqu'au jour où cela ne va plus du tout. Les premiers conseils ont été excellents, les premières prédictions se sont réalisées à la lettre, on se fie aveuglément aux communications que l'on reçoit ; l'esprit-guide est tout-puissant, il dirige les moindres faits et gestes de l'assistance. Au

bout d'un temps plus ou moins long, la froide catastrophe éclate; ce sont des pertes d'argent, des dissentiments familiaux, des inimitiés graves, provoquées par des démarches inconsidérées, des ennuis sans nombre. Et le plus triste, c'est que ces accidents ne guérissent pas toujours les âmes naïves de leur absurde crédulité. On leur parle d'épreuve; elles y croient dur comme fer. Il est tellement flatteur de s'entendre répéter qu'on fut autrefois un grand personnage. Rien de tel pour vous faire oublier l'humilité et les rancœurs de sa condition actuelle. Aux yeux des incrédules, ces pauvres gens passent, non sans de bonnes raisons, pour des détraqués. Convenons qu'ils prêtent le flanc aux critiques les plus acerbes. On n'a jamais trop de prudence et de circonspection; c'est pourquoi, dussè-je aller à l'encontre de l'opinion unanime, je dirai qu'il convient de laisser les hommes de science versés dans la question et d'une expérience consommée poursuivre ces recherches de préférence. On affirmait naguère que jamais la science officielle ne consentirait à s'abaisser jusqu'à l'étude du métapsychisme. Tel n'est plus le cas. Aujourd'hui, on n'en rit plus guère, on commence même à prendre très au sérieux ces études. Mais il est évident que s'il ne se produit pas d'efforts individuels, les tâtonnements seront plus longs. Que ceux donc qui en ont le temps et le courage cherchent pour leur compte. Soit qu'ils disposent d'un médium aux facultés transcendantales, soit qu'ils se sentent poussés par une impulsion vraiment impérieuse. A ceux-là, par exemple, je ne recommanderai jamais trop de précautions. Qu'ils

s'entourent de conseils éclairés, qu'ils ne s'enthousiasment pas trop vite surtout, car huit fois sur dix, si l'on veut être véridique, on s'aperçoit après coup que l'on a été dupé ou qu'on s'est dupé soi-même. Le fait seul de se réunir pour une séance spirite crée un courant d'idées particulier, dont se ressentent invariablement les phénomènes. Sachons une bonne fois que nous manipulons, si j'ose m'exprimer ainsi, des forces totalement inconnues de nous, qu'elles peuvent être, qu'elles sont souvent perverses, malsaines, incohérentes, malicieuses, perfides et qu'il ne faut pas jouer avec elles. Ne nous livrons pas, concentrons-nous, prions et répétons-nous que nous risquons énormément en agissant à la légère. D'ailleurs, pour peu qu'on s'y exerce, et qu'on le demande, il est un moyen infiniment plus noble et plus sûr de communiquer avec l'invisible : c'est la prière, toujours exaucée. Demandez l'intuition, l'inspiration, demandez la paix et la foi, demandez avec ferveur, et vous obtiendrez cette sérénité absolue qui n'a plus besoin de phénomènes et qui repose sur d'inébranlables assises. Le phénomène est utile pour forcer une conviction, pour ouvrir les yeux de l'esprit, mais ensuite ? Ensuite, on communie plus aisément avec l'âme des disparus par la pensée que par des moyens matériels. Notre pensée, telle l'onde herzienne de Branly, traverse l'atmosphère et va trouver à coup sûr ceux qu'elle désire rencontrer dans l'infini. Ce n'est qu'une sensation fugitive, mais elle est sublime. Nos morts, ils sont si loin. Seule, la télépathie spirituelle peut les atteindre. A part d'assez rares exceptions, les esprits

que nous pleurons, ne sont pas ceux qui se manifestent à nous et empruntent leur personnalité. Ceux auxquels nous avons affaire sont des êtres désincarnés peut-être, mais des êtres qu'une passion quelconque : avarice, amour malsain, hantise du crime, retient près de nous, dans la lourde et sombre atmosphère astrale. Oh, avec quelle facilité ils se communiquent et nous dupent ! quelles comédies souvent terribles dans leurs conséquences ils savent nous jouer. Et voilà l'origine des hantises indéracinables, des obsessions, d'une infinité de maux. Sur terre, nous choisissons avec soin nos relations, comment n'agirions-nous pas de même avec l'au-delà ? Comment accepterions-nous les yeux fermés, et comme parole d'Évangile tout ce qui nous est dit par un inconnu, alors qu'au contraire nous devrions nous montrer d'une circonspection absolue.

Aimez vos morts, gardez en votre cœur leur cher souvenir, priez pour eux ; ils ressentiront les bons effets de votre pensée attendrie, ils seront soulagés, délivrés, et, en échange, ils vous aideront dans la mesure permise. Nos intuitions, nos impulsions heureuses ne sont pas autre chose le plus souvent qu'une réponse de ceux auxquels nous nous adressons. Au lieu de les attirer dans le champ de notre planète misérable, demandons pour eux la libération. Si loin qu'ils aillent, nous les retrouverons où et quand il faudra. Je crains, au point de vue strictement spiritiste de vous paraître hétérodoxe en exprimant de telles idées, plus en rapport évidemment avec les enseignements de la philosophie et de l'occultisme. Le tort de

toutes les doctrines est de vouloir être trop exclusives. Ceci est parce que je le dis, ceci n'est pas parce que ce n'est pas mon opinion, et qui pense différemment de moi a tort. Pourquoi cet arbitraire? Pourquoi ne pas admettre qu'il y a du vrai et du bon en tout ce qui est sain et moral? Les spirites ont pour mission, à mon sens, de vulgariser, de diffuser les connaissances que seules des sciences plus abstraites telles que la théosophie et l'occultisme peuvent enseigner à une élite, mais ne prétendons pas tout expliquer sur ce qui se passe après le passage de la vie à la mort, la mort qui fut éternellement et avec juste raison appelée le grand mystère. Nos données sont vagues, très vagues, et il faut, il est nécessaire que cela soit ainsi. Le voile de l'inconnu qui nous attend ne doit être soulevé que par l'esprit hors de la chair. Contentons-nous donc d'être assurés de trois choses : l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences, la bonté infinie de Dieu notre créateur. Nous sommes sur le plan des réalisations, des effets, comment prétendre déduire et concevoir les causes! En ceci, nous serons tous d'accord. Au lieu de nous railler, de nous déchirer, car malheureusement l'humanité n'est guère charitable, unissons-nous tous, tous ceux dont les principes fondamentaux sont synonymes, fraternisons vraiment, aimons-nous dans le sens le plus large et le plus élevé du mot. A quelque école qu'on appartienne, pourvu que ce soit celle du devoir et de la bonté, on est, je vous l'assure, dans le vrai.

Mme Cornély.

LES CURIOSITÉS DE L'OCCULTE

La Foi religieuse qui guérit.

> « La Foi est une divination de l'intelligence et de l'amour dirigés par les indices de la nature et de la raison.
>
> Il est donc de l'essence des choses de foi d'être inaccessibles à la science, douteuse pour la philosophie, et indéfinie pour la certitude.
>
> La Foi est une réalisation hypothétique et une détermination conventionnelle des fins dernières de l'espérance. C'est l'adhésion au signe visible des choses qu'on ne voit pas. »
>
> ELIPHAS LÉVI.

La Foi religieuse est seule la grande panacée universelle, aucuns maux ne résistent à cette source éternelle de vie, elle guérit aussi bien les douleurs morales que les douleurs physiques. Si les miracles s'accomplissent aussi aisément par la simple croyance aux guérisseurs ou dans leurs recettes, on comprendra qu'ils doivent éclater plus nombreux encore quand la Foi a la divinité pour objet.

De tout temps l'homme a été tenté d'appeler la puissance divine à son aide pour la guérison de ses maladies. Nos ancêtres, qui n'étaient que de grands

enfants, expliquaient à leur façon les phénomènes de la nature. Un événement heureux survenait-il, nos pères l'attribuaient au Génie ou à la Fée bienfaisante. Un malheur s'abattait-il sur leur maison, les dieux malfaisants en étaient seuls responsables.

Il est à remarquer qu'au début, la médecine fut toujours exercée par les prêtres : les Druides, les prêtres d'Esculape, les Asclépiades sont nos ancêtres directs, à nous médecins (1).

Le voisinage entre l'art de guérir et les fonctions religieuses se maintient, du reste, encore de nos jours. Le prêtre, la sœur de charité font de la médecine. Dans les villages isolés, on se croirait revenu au moyen-âge et les paroles de Michelet sont toujours d'actualité :

« La médecine ne se faisait qu'à la porte des églises,
« au bénitier. Le dimanche, après l'office, il y avait
« force malades qui demandaient des secours ; on
« leur donnait des mots. Vous avez péché, Dieu vous
« afflige, remerciez-le ; c'est autant de moins sur la
« peine de l'autre monde. »

Aussi, dès la plus haute antiquité, y a-t-il eu des prières pour guérir, des talismans, des pratiques religieuses, des pèlerinages. Certaines de ces prières, de ces pratiques, certains de ces talismans se sont conservés jusqu'à nous, changeant seulement de forme mais conservant leur fond intact.

On appelait autrefois, chez les Romains, phylactères des objets ayant touché la statue d'un dieu ; ils

(1) Cabanes et Barraud.

étaient alors fort à la mode. On les portait enroulés autour du corps, pour se préserver des maladies ou au besoin pour se guérir. Eh bien, ces phylactères sont encore utilisés par nos campagnards. A Gannay, on voit une statue de dieu d'origine païenne, aujourd'hui dédiée à saint Ploto qui est précisément une sculpture gallo-romaine authentique. Or, cette statue est encore entourée de cordons noués, de phylactères, comme elle l'était il y a plus de mille ans.

Le nom de la divinité a changé, — on la nomme aujourd'hui saint Ploto; — la pratique est toujours la même.

Les phylactères passaient pour d'excellents remèdes contre le tour de reins; nos paysans les emploient contre le même mal. Ils font bénir une corde de chanvre, se la mettent autour des reins, et la foi aidant, les voilà guéris.

Voici une gracieuse coutume employée aujourd'hui encore par les mamans, pour guérir leurs enfants de la fièvre. Elles emportent leur petit malade à l'église; là, elles le déposent à terre, puis le prenant sous les bras, elles lui font faire neuf fois le tour du maître-autel, aussitôt auprès la célébration de la messe. C'est la neuvaine ambulatoire. N'est-ce pas un souvenir des Panathénées, dont les harmonieuses théories se déroulaient jadis à Athènes autour des Propylées ?

En Bretagne, on trouve un grand nombre de coutumes druidiques conservées intactes dans certains villages.

Les habitants continuent à faire à certains moments de l'année des processions autour des anciens

menhirs ou des anciens dolmens et viennent consciencieusement y frotter l'organe qu'ils ont malade.

A Maël Pestivien, par exemple, on voit deux importants blocs de granit, où les femmes stériles viennent se frotter le ventre.

Un certain nombre de menhirs s'appelle les *menhirs de Samson*, et les malades s'y frottent soit l'épaule, comme à Landunvez (Finistère); soit les reins, comme à Ploermen ou à Trégastel.

Les fiévreux vont, pour se guérir, s'asseoir sur le rocher de Saint-Roman. On trouve un autre rocher, pour les fiévreux, dans l'île de Sein ou à Saint-Théodore.

Il existe d'autres menhirs secourables à Saint-Cado pour les sourds; à Saint-Marc et à Saint-Adrien pour la coqueluche; à Saint-Pabin pour les rhumatismes, etc.

Dans le Poitou, à Luzignan, près de Poitiers, nous connaissons un trou creusé dans les rochers, où une femme mariée n'a qu'à passer pour être enceinte dans l'année. De semblables trous existent dans un grand nombre de contrées.

Nous trouvons ces coutumes gauloises encore intactes également dans la Lozère. Près du village de Grandieu, on rencontre un énorme bloc de granit creusé d'un trou — puisard naturel ou artificiel? — dans lequel s'amassent les eaux de pluie. L'eau contenue dans ce roc passe pour guérir les croûtes — la gourme ou la rache (teigne) — que les enfants ont sur la tête, ou les maladies cutanées dont sont affectés les adultes. L'eau y est même peu propre, étant donné

qu'on y laisse souvent les calottes et les bonnets des enfants et qu'on y jette même de menus objets, ou de la monnaie en guise de remerciements ou d'*ex-voto*. De là ce dicton, populaire dans la région :

Din lou bassi de Saint-Méen
Aquel qu'a pas la rougno, li prèn
Dans le bassin de Saint-Méen (1)
Celui qui n'a pas la gale, la prend.

Près du village des Termes, se trouve aussi un roc creux ; l'eau amassée dans le trou passe pour guérir les ophtalmies et autres maladies des yeux en général. On se lave avec l'eau, et on jette des épingles dans le trou.

Cette coutume de jeter des épingles dans une fontaine, nous l'avons retrouvée un certain nombre de fois et notamment à une fontaine située près des arènes romaines de Saintes. Les jeunes filles vont y jeter des épingles ; si deux épingles tombent en croix, la jeune fille qui les a jetées se mariera dans l'année.

Dans les gorges du Tarn existe l'ermitage de Saint-Hère, bien connu des chasseurs ; dans un petit bassin creusé dans le roc, suinte, goutte à goutte, une eau qui possède la faculté de guérir les maladies des yeux.

On se lave l'œil malade avec cette eau, et on y jette une épingle piquée dans un morceau de drap du vêtement du malade.

(1) Méen, du celte montagne.

(*A suivre.*) C. B

Objet apporté par les Esprits

Nous extrayons d'une lettre, que M. de Tromelin nous a adressée, le fait suivant de nature à intéresser nos lecteurs.

PAPUS.

Marseille, le 21 mai 1908.
27, ch. de la Vieille-Chapelle.

« ... Je vous donne ici les détails précis au sujet de cette bouteille de vin de Frontignan, qui me fut apportée dans ma chambre.

« Le fait s'est passé hier au soir. Un peu avant le dîner, j'eus envie de prendre un verre de frontignan et je priai Mme Meille de m'en donner une bouteille.

« Il faut que vous sachiez que j'en avais acheté une douzaine, il y a environ trois mois, et je pensais qu'il en restait, car depuis un mois je n'en avais pas bu.

« Mme Meille me répondit : « Je ne crois pas qu'il en reste encore. » Et comme je n'étais pas de son avis, je lui proposai d'aller voir dans la grande armoire où le vin est renfermé, dans mon bureau d'été. Avec ma lampe je pus constater qu'il en restait cinq bouteilles placées sous trois ou quatre autres rangées de bouteilles de vins divers non cachetés.

« Ces cinq bouteilles étaient faciles à compter, car elles étaient les seules revêtues de capsules métalliques rouges.

« Mme Meille me fit observer que ce serait un gros travail de déménager tout ce vin la nuit, pour prendre du frontignan, et qu'il valait mieux attendre à demain.

« C'est ce qui fut convenu et Mme Meille me quitta pour monter dans sa chambre, tandis que moi je profitais de la lampe que je tenais à la main pour aller allumer le lustre de la salle à manger, car on allait mettre le couvert : ce fut une affaire de trente secondes environ.

« Cela fait, en rentrant dans ma chambre, qui est à côté, je fus très étonné d'apercevoir, sur le rebord intérieur de la fenêtre à laquelle est adossée une table de travail, une bouteille de frontignan. Je pensai aussitôt que Mme Meille avait changé d'avis et qu'au risque de casser les rangées de bouteilles de vin, placées au-dessus du frontignan, elle avait arraché avec précaution l'une des cinq bouteilles, en laissant celles qui étaient au-dessus se tasser doucement pour ne pas les briser.

« Cela me parut étrange et bien rapide cependant, car Mme Meille n'aurait pu entrer dans ma chambre à mon insu, et je n'y pensai plus. Mais mon étonnement augmenta quand Mme Meille, étant venue dans ma chambre pour me prier de passer à table, me dit : « Tiens, tu t'es décidé à prendre de suite une bou-« teille de frontignan ? »

« Je lui répondis : « Mais ce n'est donc pas toi, qui

« as apporté cette bouteille dans ma chambre » (car je n'y comprenais plus rien) !...

« Nous discutâmes un instant et, pour en avoir le cœur net, nous décidâmes d'aller de suite compter les bouteilles qui restaient dans l'armoire au vin.

« Nous fûmes stupéfaits de constater que les cinq bouteilles étaient au complet.

« La femme de ménage et le jardinier étant partis, il n'y avait chez moi, outre Mme Meille et moi, que la bonne. Cette femme ne peut entrer en ligne de compte, car personne ne lui avait parlé et elle ne savait même pas que j'avais chez moi du frontignan.

« Étant donné les nombreuses farces que me font les Esprits, il est certain que ce sont ceux-ci qui m'ont fait cette petite mystification très anodine. Reste à savoir où était cachée *cette sixième bouteille* ? Sûrement pas dans ma chambre ; mais on peut admettre qu'elle se trouvait quelque part dans la maison et où les Esprits l'ont prise. Le fait est très clair, très précis et inexplicable par tout autre moyen. — C'est pour cela que je vous ai donné tous ces détails qui ne peuvent laisser dans mon esprit aucun doute. Mais pourquoi ne pas avoir opéré devant mes yeux ; c'eût été encore bien mieux !...

« Ce phénomène m'inspire diverses réflexions, d'autant plus qu'une autre fois j'ai eu l'apport sur une table de deux morceaux de branches de rosier, dans des conditions analogues.

« Supposez, par exemple, qu'étant occupé à écrire à votre table de travail, tout à coup il vous prenne l'idée de vous promener dans votre cabinet pour vous

reposer. Puis au moment de vous asseoir de nouveau, vous apercevez au milieu de votre table une bouteille de vin.

« Certes vous n'auriez rien vu ; mais vous seriez forcé de constater que cette bouteille n'a pu être apportée là par une main humaine.

« Tel est mon cas. Mais où cela devient absurde, c'est quand je demande après à l'auteur de cet apport, quel qu'il soit, de me remuer une allumette, et qu'il ne veut ou ne peut pas le faire !

« Ces refus me désespèrent, car ils sont incompréhensibles.

« Je n'ignore pas que le caractère des faits médianiques est la spontanéité et qu'on ne sait que rarement d'avance ce qui va se passer. J'ai pu vérifier cette manière de faire bien souvent ; mais j'avoue qu'il y a de quoi rendre perplexes les gens les mieux disposés...

« Comment, êtres capricieux, force illogique inconnue vous acceptez, vous démontrez que vous pouvez transporter plus d'un kilogramme sur ma table, et vous refusez en ce moment de mouvoir 10 grammes, cela est incompréhensible et nous paraîtra toujours absurde !...

« Admettons que cet apport soit le fait d'un être de nature éthérée, un Esprit aérien par exemple, puisque c'est le nom qu'ils se donnent.

« Ou bien cet être est bête, ou il veut m'agacer, ou bien il n'a pu réussir cette expérience que par suite de circonstances favorables inconnues.

« Mais comment admettre jamais que cet être qui

peut porter 1.000 grammes ne pourra plus, cinq minutes après, remuer un seul gramme ?

« Cela dépasse notre intellect, car je vous avoue qu'aussitôt après la connaissance de ce fait j'ai essayé en vain de faire apporter ou remuer les objets les plus légers et *même mes moteurs humains à distance*...

« Mais passons à autre chose.

« 2° Je pourrai, si cela vous intéresse, vous détailler d'autres expériences que j'ai très bien réussies, et consistant à arrêter dix à douze fois, et à des jours différents, les aboiements ou les pleurs de mon gros chien de garde.

« Ce chien était dans ma cour, et c'est d'une chambre qu'ayant donné cet ordre mentalement, toutes les fois mon chien a interrompu aussitôt et très nettement ses pleurs ou hurlements à la lune, qui me gênaient ou duraient depuis un quart d'heure, une demi-heure, ou trois quarts d'heure, selon les cas.

« J'avais déjà réussi à interrompre le chant des oiseaux de nuit de la même façon, il y a plus d'une année.

« 3° Je pourrai aussi vous raconter des séances où j'ai obtenu de la musique sans la demander, car je ne m'y attendais guère.

« J'aurais encore bien d'autres phénomènes curieux à vous décrire, car ma vie est une suite de mystifications curieuses qui renversent toutes mes idées et dont je ne puis, hélas, tirer aucune déduction certaine ni sur les auteurs réels des phénomènes, ni sur les moyens employés pour les produire...

« G. DE TROMELIN. »

LES COULEUVRES

Les défis et les contre-défis au sujet des phénomènes médiumniques physiques

COMMENT ON PEUT RENDRE PRATIQUE L'ÉPREUVE DEMANDÉE PAR M. GUSTAVE LE BON

Les prix qui viennent d'être offerts de différents côtés aux personnes qui pourraient prouver la réalité ou la fausseté des phénomènes physiques de la médiumnité, sous leur apparence peut-être un peu légère de paris, peuvent revêtir en réalité une telle importance qu'il ne faut pas les laisser tomber dans l'oubli, sans que le gant ait été relevé de part et d'autre. L'utilité pratique de ces défis dépend entièrement de la praticabilité des conditions dans lesquelles on exigera que les phénomènes se produisent; c'est donc sur ce point surtout que nous devons tourner toute notre attention. Si chacune des parties adverses apporte dans cette controverse la plus grande loyauté et le désir le plus sincère que la vérité se fasse, nous espérons qu'une discussion courtoise finira par permettre d'atteindre le résultat qu'on se propose.

Comme le disait fort bien le prince Roland Bonaparte, M. Gustave Le Bon « a posé admirablement la question ». Mais cela ne peut être dit que de la

question *dans ses lignes générales*, car sa proposition doit être absolument revisée et amendée dans ses détails. M. Le Bon est sans doute un savant distingué, dont les théories sur la constitution de la matière sont peut-être appelées un jour à un triomphe signalé. Mais son incompétence en fait de médiumnisme saute aux yeux de toutes les personnes qui ont lu l'article par lequel il a ouvert le débat et que nous avons reproduit dans notre dernier numéro (p. 120). Cette incompétence se traduit par une grande imprécision de phrases et d'affirmations. En voici quelques exemples frappants :

« Prenons un seul de ces phénomènes, celui du soulèvement, sans contact, d'objets par le médium. Dans l'interview de M. le professeur Morselli, ce dernier assure que ces soulèvements sont l'*a b c*. Ce qui veut dire, sans doute, qu'on les reproduit très facilement. »

Or, voici quelles étaient en réalité les paroles de l'entrevue d'un collaborateur du *Matin* avec M. Morselli auxquelles M. Le Bon fait allusion :

« — Que pouvez-vous dire, par exemple, du phénomène de la lévitation des tables, qui est l'un des plus simples ?

« — Ce phénomène, comme vous savez, représente l'*a b c* du spiritisme. Là-dessus, il n'y a plus de doute possible : la table se lève toute seule, sans trucs ni tromperies, et reste suspendue jusqu'à soixante-dix-huit secondes. »

M. Le Bon ajoute tout simplement à l'affirmation de M. Morselli les deux mots : *sans contact*. On ne

conteste pas que des mouvements d'objets sans contact aient lieu par la médiumnité d'Eusapia et d'autres sujets, mais enfin M. Morselli n'avait pas parlé de cela et n'avait pas dit que les lévitations *sans contact* constituaient l'*a b c* du médiumnisme. Eusapia ne lève ses mains de la table que lorsque celle-ci est déjà suspendue en l'air. Mais surtout M. Morselli parle de la table, de cette table que M. Le Bon déclare lui-même, comme témoin oculaire, qu'elle se soulevait facilement. En effet, M. Le Bon ajoute :

« Bien que l'on déclare cette expérience l'*a b c* des phénomènes spirites, je doute très fort qu'elle se soit jamais réalisée. Je base ce doute sur ce fait qu'ayant prié Eusapia de soulever une boîte légère posée sur une table (qu'elle soulevait facilement), elle n'a pu y réussir. »

Dans son « défi », l'objet que M. Le Bon voudrait voir soulever par le médium est par lui défini ainsi : *Un objet de forme déterminée, une sphère ou un cube, par exemple, posé sur une table.*

Un objet de forme déterminée, soit; tout objet a une forme déterminée. Mais pourquoi une sphère ou un cube ? Dans quel passage du professeur Morselli ou d'un autre auteur quelconque a-t-on trouvé que la lévitation d'une sphère ou d'un cube soit un phénomène constituant l'*a b c* des phénomènes spirites ?

Non seulement ce phénomène est excessivement difficile à obtenir, mais on l'obtient si rarement, que M. Le Bon, le prince Roland Bonaparte, le docteur Dariex et les trois savants choisis par le premier perdraient probablement des semaines entières dans

l'attente vaine de ce phénomène. Je m'occupe de médiumnisme depuis une vingtaine d'années au moins, et jamais je n'ai rien vu de pareil. Je dirai plus : j'ai vu parfois de grosses tables de salle à manger sur lesquelles deux personnes étaient assises se soulever d'un côté dans une lumière assez vive, alors que deux seules personnes y posaient délicatement les mains dessus; on a fait faire alors un guéridon lilliputien en bois blanc large et haut de 15 centimètres environ, pesant peut-être 200 grammes; je n'ai jamais pu obtenir qu'en le plaçant sur la table, même à une lumière très faible, même dans l'obscurité (car il s'agissait de médiums non professionnels auxquels je pouvais parfaitement me fier), ce petit objet se soit soulevé sous la main du médium alors même que celui-ci le touchait.

Pourquoi cela ? Je l'ignore. J'ignore même la raison de tous les autres phénomènes médiumniques que j'ai constatés. Mais il ne s'agit aucunement de la raison; il s'agit de ceci, qu'alors que les expérimentateurs affirment avoir obtenu un phénomène de telle et telle espèce, M. Gustave Le Bon répond en les défiant d'en obtenir un autre d'une espèce différente, qu'il suppose, à cause de son impréparation à ces études, être un phénomène médiumnique courant. Pour cela, il se base peut-être sur cette théorie, que « qui peut le plus peut nécessairement le moins ». Ce qui est un blasphème scientifique, qui met M. Le Bon — comme M. Flammarion l'a si finement remarqué — dans la situation d'une personne qui, ne pouvant pas aller à la mer, s'obstinerait à ne pas croire aux

marées, en déclarant : « Il est bien plus simple de soulever l'eau du lac du bois de Boulogne que celle de l'Atlantique : montrez-moi ce soulèvement, et je croirai aux marées. »

Donc, si M. Gustave Le Bon se refuse à modifier sur ce point les conditions de son défi, celui-ci restera certainement non avenu, sans même que cet insuccès ait eu le pouvoir de rien prouver contre les phénomènes allégués par les personnes douées du pouvoir de raisonner.

Passons à la question de la lumière.

Nous aurions vraiment mauvaise grâce en recommençant ici un débat sur cette question. MM. Crookes, Richet, Flammarion et bien d'autres savants encore ont déjà présenté de longues listes de cas dans lesquels la lumière nuit à la production de tel ou tel effet, en physique, en agriculture, en physiologie, etc. Il y a quelques jours seulement, M. G. Montorgueil, de l'*Éclair*, faisait la remarque suivante que nous citons de préférence aux autres, à cause de son actualité palpitante :

Précisément, avant-hier, M. Bouquet de la Grye, l'initiateur de l'application de la télégraphie sans fil à la transmission de l'heure du méridien sur notre hémisphère, a annoncé à ses collègues de l'Académie des sciences que la Commission spéciale nommée par l'Institut a choisi, pour la transmission, minuit : « les ondes hertziennes se transmettant infiniment mieux, a-t-il dit, dans l'obscurité qu'à la lumière ». Va-t-on, pour cette préférence, soupçonner de fraude les ondes hertziennes, ou leurs manipulateurs ?

Donc, si on comprend assez bien que d'autres personnes trouvent étrange et suspecte cette condition de l'obscurité, ou de la demi-obscurité pour la production des phénomènes médiumniques de nature physique, on comprend bien peu cette objection de la part d'un savant, habitué à cette idée : qu'on ne peut pas imposer les conditions dans lesquelles tel ou tel phénomène peut se produire, ou ne peut pas se produire.

M. Le Bon écrit au sujet de la lumière :

« J'entends bien l'objection que vont faire les spirites. Les phénomènes, assurent-ils, ne peuvent se produire que dans une demi-obscurité, qui rend toute photographie impossible. Mais cette objection tombe devant une photographie, que publia récemment une revue, montrant Eusapia à la lumière du magnésium, avec une prétendue matérialisation d'une main au-dessus de sa tête. »

Certainement, on peut prendre la photographie au magnésium d'un objet pendant sa lévitation ; on l'a fait bien des fois avec la table ; il serait facile de le faire avec les mandolines, les tambourins et les autres objets que l'on dépose dans le cabinet médiumnique et qui en sortent par l'ouverture des rideaux. Seulement, aussitôt qu'ils sont frappés par l'éclair de magnésium, les objets en question tombent lourdement en bas. Donc, le phénomène, vrai ou faux, dont parle M. Le Bon, *s'est produit dans l'obscurité ou dans une demi-obscurité;* s'il se contente d'une photographie de lévitation exécutée dans ces circonstances, il peut être certain que ses 500 francs ne resteront pas longtemps dans son portefeuille. Mais le passage de

M. Le Bon que nous avons rapporté plus haut ne s'accorde aucunement avec sa prétention que le phénomène se produise en pleine lumière. Le savant fait donc confusion.

En tout cas, la question de la lumière peut ne pas être considérée comme très grave, pourvu que M. Le Bon se contente de cette quantité de lumière qui est nécessaire à bien voir la personne d'Eusapia et surtout ses mains, ainsi que les objets environnants. Si, une fois qu'on a obtenu cette quantité de lumière, on ne s'en contente pas, cela ne peut plus être attribué à un désir d'éviter toute supercherie ou erreur; mais on sera forcé de conclure qu'on veut absolument éviter que le phénomène se produise.

Voici dans quelles conditions je suis persuadé que le phénomène du déplacement ou de la lévitation d'un objet sans contact peut se produire par la médiumnité d'Eusapia avec assez de probabilité de réussite pour que ce soit la peine de déranger les savants qui doivent y assister :

1° Dans une demi-lumière, suffisante pour bien y voir tout autour, Eusapia pourra déplacer et approcher d'elle un guéridon de bois très léger, qui se trouvera à 50 centimètres environ d'elle, hors du cabinet médiumnique, en vue des expérimentateurs, qui pourront même s'assurer que le mouvement n'a pas été produit par quelque « ficelle ». (Ce phénomène s'est produit par deux fois dès la première séance que le médium italien a donnée à l'Institut Général Psychologique, et à laquelle j'ai assisté en même temps que plusieurs savants parmi lesquels M. d'Arsonval.)

2° Lumière comme dans le cas précédent. Eusapia sera assise à sa place accoutumée devant l'ouverture centrale du rideau. Une mandoline, un tambourin, ou quelque autre objet de même nature sera placé dans le cabinet, sur une table. Par deux ouvertures latérales du rideau, deux expérimentateurs observeront ce qui se passera dans le cabinet, où la lumière sera certainement moindre qu'au dehors, mais suffisante pour pouvoir discerner les objets, surtout quand ils se dessinent contre la lumière. Dans ces conditions, on verra le tambourin, la mandoline, etc., sortir du cabinet par l'ouverture centrale, sur la tête du médium et à une hauteur de peut-être 20 ou 30 centimètres de celle-ci, pendant que les mains d'Eusapia continueront à être contrôlées et visibles. Peut-être pourrait-on aussi attacher les mains du médium à table au moyen de vis et de courts rubans. Alors on fera l'éclair du magnésium, qui permettra de photographier l'objet suspendu en l'air, adossé au rideau, les mains d'Eusapia à leur place, etc. Devant cette lumière vive, l'objet retombera presque certainement hors du cabinet.

Dans les deux cas, il est naturellement essentiel qu'il y ait dans le groupe la force psychique nécessaire. Il est peu probable qu'un pareil résultat soit atteint sans la présence de quelques dames; pour ma part, je ne connais peut-être pas de séance bien réussie avec Eusapia sans la présence de dames. Quand je parle de séance bien réussie, j'entends qu'on ait obtenu des phénomènes médiumniques bien nets en des conditions supérieures de contrôle. On pourrait peut-être

citer les expériences récentes de Naples, mais le professeur Bottazzi, dans son rapport, ne fait aucune difficulté pour reconnaître que les phénomènes prenaient une bien plus grande intensité quand Mme Bottazzi était présente. Qui ne comprend pas cela peut être un grand physicien, mais n'a jamais compris ce qu'est un phénomène *psychique*. Inutile d'ajouter que M. Le Bon et ses co-expérimentateurs pourront choisir des dames dans lesquelles ils aient pleine confiance.

3° A certains points de vue, ce dernier système est de beaucoup le meilleur. On place la table dans une espèce de caisse sans couvercle, ou on sépare simplement la table du médium, au moyen d'un parapet de la hauteur du plat de la table. Donc, tout contact du corps du médium avec le meuble devient impossible; seulement les mains en toucheront le plat, pendant quelque temps; mais quand le médium soulèvera les mains, tout contact cessera évidemment; alors la photographie pourra être prise. La lévitation de la table peut parfois être obtenue *en plein jour;* c'est ainsi qu'on a pris la photographie que nous avons publiée à la page 31 des *Annales* de l'année courante; Eusapia elle-même me l'a confirmé. **Je suis tout disposé à ajouter 500 francs aux 1.000 francs déjà offerts** (comme on verra plus loin) par d'autres personnes, au prestidigitateur ou au savant qui imitera par un truc ce phénomène dans les conditions que je viens de dire. D'ailleurs, M. d'Arsonval a déclaré avoir, à plusieurs reprises, constaté le phénomène en question (voir page 91 des *Annales* 1908), et ne pas pouvoir

s'expliquer la chose, seulement il en conclut que ce phénomène ne peut pas être affirmé non plus. Pourquoi ? c'est ce que je ne parviens pas à comprendre.

Les doutes du professeur Grasset

Le professeur Grasset est intervenu dans le débat, par un second article publié dans le *Matin* et dans lequel il affirme que « le déplacement des objets sans contact » n'est pas scientifiquement établi, quoi qu'on en ait dit.

« Les dernières expériences de Morselli et de ses collègues — ajoute-t-il, — avec des appareils enregistreurs, ont bien démontré le fait des déplacements d'objets (qui n'était guère contesté), mais n'ont nullement établi l'absence d'intermédiaire matériel entre l'objet déplacé et les muscles du médium ; or, c'est là la démonstration à faire. On peut donc dire que personne n'a encore relevé le défi que Babinet a lancé, en 1854, quand il écrivait, dans la *Revue des Deux Mondes* : Qu'un sujet vienne annoncer à l'Académie des sciences « qu'au moyen de tant de médiums qu'il « voudra, mais *sans contact aucun et à distance*, il sus« pend en l'air, sans autre support que la volonté, un « corps pesant plus compact que l'air et tout à fait en « repos ; si son assertion est reconnue vraie, il sera pro« clamé *le premier savant du monde entier* ». C'est ce défi que Gustave Le Bon et le prince Roland Bonaparte viennent de renouveler en le modernisant. »

Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*, s'est agréablement moqué de Babinet et de ses étranges négations. Qu'au-

rait-il dit aujourd'hui ? Comment peut-on sérieusement affirmer que les phénomènes dont parlent Babinet et Grasset n'ont pas été constatés, même par des savants ?

Voici quelques lignes détachées du compte rendu des séances qui ont eu lieu dans le laboratoire de psychiatrie à l'asile d'aliénés de Turin, sous la présidence du professeur Lombroso, l'année dernière :

« ... La mandoline ne tarde pas à être levée de là inexplicablement et portée sur la table des expériences, où, *à la vue de tout le monde*, *elle joue toute seule*, d'abord une corde à la fois d'un son net, produit comme par le pincement d'un ongle, ensuite avec toutes les cordes, comme si on faisait courir un doigt sur elles. L'un de nous est prié de frotter les doigts d'Eusapia comme pour tirer des sons des cordes d'une mandoline ; à chaque attouchement correspond le son d'une corde, et si le geste est mal fait, le son sort incomplet et strident. Ensuite une main qui se matérialise tout à coup saisit l'instrument par le manche et le place sur l'épaule du joueur ; et là, « sous son nez », les cordes s'agitent et raclent pendant que la main s'est de nouveau dissoute et a disparu. »

(*A suivre.*) De Vesmes





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La Morale du Christ

(*Suite.*)

L'une des parties les importantes de l'œuvre messianique fut donc de nous apprendre tout ce que Moïse ou les anciens initiateurs religieux ne savaient pas ou n'avaient pas reçu l'ordre de dire. Les Kabbalistes se sont bien rendu compte de ceci, puisqu'ils ont enseigné que leur prince, le roi Salomon, a transcrit dans le *Cantique des Cantiques* l'hymne que chantaient une fois par an les trente-six premiers chantres de la tribu mystique de Levi, et auxquels répondent, depuis la venue du Christ, les trente-six seconds chanteurs (Rabbi, Iss. Baër). Et nos premiers Rose-Croix, Théophile Schweighardt, Ireneus Agnostus, Robert Fludd, ont assimilé ces soixante-douze ministres aux constituants de leur ordre, à la tête duquel ils placent N. S. J.-C. (docteur Marc Haven).

Je ne veux pas, en vous citant cette particularité, vous faire croire que la Rose-Croix constitue le seul et l'universel chemin. Elle est l'effet d'un courant de

l'Esprit, lancé pour certains buts ; il se peut que, les uns ou les autres, vous soyez appelés, dans un avenir plus ou moins proche, à faire partie de ce centre, ou d'un autre analogue ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ignorants et impurs comme nous sommes, nous ne serons élus par une des étincelles de la Lumière, que lorsque nous aurons à peu près accompli ce que nous enseigne l'Évangile qui, même étudié dans son horizon le plus simpliste et le plus terre-à terre, présente d'immenses devoirs.

∴

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA LOI

Le plus infime des êtres n'est pas sans exercer, par le fait même qu'il vit, une certaine influence autour de lui ; cette influence est le véritable enseignement, c'est la parole de cet être ; l'homme, en particulier, a vicié sa puissance verbale, par l'abus qu'il en fait ou par le mauvais usage ; c'est pourquoi nos actes ont plus d'influence que nos discours.

Nous sommes donc à la fois responsables et de notre activité et de ce que nous apprenons à ceux dont nous avons la charge ; c'est pourquoi il faut observer les petits commandements et les enseigner, mais surtout travailler soi-même plutôt que de faire travailler les autres (*Matth.*, V, 20). En fait de devoirs, ceux qui nous semblent les plus importants sont ceux du prochain ; la conception humaine de la justice est le talion de Moïse, la loi de causalité des Indous : toute action détermine une réaction égale et

de sens contraire ; cependant, nous ne pouvons pas voir toutes les conséquences d'un acte : nous ne pouvons donc pas non plus en prévoir toutes les réactions. C'est pourquoi « si notre justice ne surpasse celle des scribes (des savants, des rationalistes), nous n'entrerons pas dans le royaume ».

La justice mathématique est du domaine naturel. La création est un organisme en équilibre ; en faisant le mal nous la déséquilibrons vers le Néant; en rendant strictement aux autres l'équivalent de ce qu'ils nous donnent, nous maintenons la sphère cosmique en équilibre ; ce n'est qu'en faisant plus que notre devoir, en donnant plus que nous ne croyons avoir reçu, que nous déséquilibrons cette sphère vers le haut, c'est-à-dire vers l'Être.

Ainsi donc, pour entrer au Ciel, dans ce lieu dont tous les habitants n'ont qu'une même volonté, celle de leur Maître, et sont, par amour, les serviteurs les uns des autres, il faut s'être comporté d'une façon analogue sur la terre. Par suite, l'amour du prochain est le seul travail réel; faire plaisir aux autres et alléger leurs souffrances ne peut se faire qu'au détriment de nos commodités personnelles ; c'est le sacrifice de l'individu à la collectivité.

L'amour du prochain, pour être complet, comporte encore deux autres travaux. D'abord éviter aux autres le contre-coup de nos erreurs passées, ensuite devenir assez bon pour prévenir le mal qu'ils peuvent se faire à eux-mêmes, en nous attaquant. Dans la pratique, tout ceci se résume en deux acquisitions : devenir charitable et humble.

Mais on n'arrive pas au sacrifice, à la patience ni à la mansuétude, sans dépenser beaucoup de soi-même, de ce soi dont les forces de notre tempérament, de notre caractère et de notre esprit constituent les assises. C'est pourquoi la porte du Ciel est si basse que ceux qui sont grands et forts selon la Nature ne peuvent y passer.

Telle est la donnée générale des préceptes évangéliques : faire que nous évoquions, par un peu d'indulgence et de douceur, tout l'Amour que le Père nous réserve dès que nous Lui aurons prouvé que nous sommes capables de le sentir. C'est ainsi que la grâce balance la justice et que la nouvelle Alliance parfait l'ancienne.

*
* *

LA COLÈRE

Il ne faut pas tuer; absolument parlant, l'homme n'a le droit de détruire que ce qu'il peut remplacer ; il ne devrait donc supprimer aucune existence. Pratiquement parlant, la vie d'un être est faite de la mort de beaucoup d'êtres. Notre corps ne vit que de morts : cellules graisseuses, globules sanguins, cellules nerveuses, gazeuses, liquides, minérales, animales, végétales, tous ces petits êtres soutiennent de leur vie microscopique la vie générale physique. Le devoir même du soldat est de défendre sa patrie, comme l'explique la *Bhagavât Gîta*. C'est-à-dire que nous sommes pris dans l'engrenage d'une quantité de maux nécessaires. Mais il ne faut sous aucun prétexte en augmenter le nombre. Nous avons le devoir

de nourrir notre corps, d'aller, de venir, d'accomplir des actes qui nécessitent la mort de diverses créatures : il faut assumer ces charges.

Les anciennes religions s'occupaient du sort de nos victimes ; elles faisaient quelque chose pour les animaux de boucherie, par exemple ; nous aussi, nous pouvons, quant à l'esprit de tous ces êtres par qui se sustente notre vie physique, magnétique et mentale, leur éviter un peu de souffrance et de désarroi, non pas au moyen d'une magie plus ou moins savante, mais en demandant à la plus innocente des Victimes, à l'Agneau, de diminuer et les affres de ces créatures et la dette que nous contractons à leur égard. C'est à cela que sert le *Benedicite* du catholicisme.

Avant n'importe quel acte, nous devrions demander au Ciel que le mal en soit écarté ; ou plutôt, — car il ne faut pas avoir la maladie du scrupule — il faut le faire dès le matin, pour la journée qui commence : c'est un des sens du « Que votre volonté soit faite, » et du « Délivrez-nous du mal. »

Il ne faut pas tuer physiquement, et moralement non plus : n'avoir de colère ou d'impatience, ni contre un animal, ni contre une chose. Tout a de l'intelligence ; le fouet qui cingle votre cheval apprend de votre main la brutalité ; la table que vous frappez du poing apprend ainsi le dépit ; et nous aurons à réparer le mal qui va naître de ces mauvaises leçons ; car tout ce que nous touchons s'imprègne de notre état d'âme et la rayonne.

Il est réel que la colère est punie par le jugement (*Matth.*, V, 22) : en ce sens qu'elle oblige celui qui

l'exerce à subir les conséquences de ses maladresses, sans plus de pitié qu'il n'en montre envers ceux qu'il malmène.

« Qui insulte son père sera puni par le conseil, » signifie que la parole injurieuse, recueillie par certains êtres, sous une forme particulière, nous soumet à leur examen et nous prive en conséquence de leur aide.

La géhenne du feu réservée à celui qui appelle son frère fou, indique qu'il passera à son tour par cette angoisse de l'esprit, cause déterminante de la rupture d'équilibre psychique.

Ces trois sortes d'actes viennent du principe igné ténébreux de la Colère, et le propagent (Bœhme).

Rappelons-nous que le geste, la parole, l'acte ne sont que l'expression de notre sentiment : c'est ce sentiment que perçoivent les invisibles, les animaux et les objets, c'est lui qu'il faut réformer, épurer, adoucir et sublimer.

*
* *

LE PARDON

Toute prière est une sortie de nous-mêmes : de notre magnétisme, de notre astral, de notre mental, de notre animique, de notre esprit, de notre volonté et de notre cœur, vers le lieu de l'unité, de l'harmonie, de la paix. Si donc nous, ou quelque partie de notre moi est en discorde, subjectivement ou objectivement, cela nous entraîne vers le pays de la discorde, et l'énergie engendrée par le feu de notre désir se communique à celui de nos centres qui est en proie

à la colère ; ceci a lieu même quand notre demande est pure.

C'est pour cela que Matthieu (V, 23, 24) recommande de se réconcilier d'abord avec son ennemi avant que d'aller au temple.

Cette règle, cette précaution est générale. Pour parler à Dieu, il faut que toute conversation avec les créatures cesse momentanément, ou, tout au moins, que nous nous efforcions d'oublier nos préoccupations et nos rancœurs.

Le premier de ces oublis s'obtient par la confiance en Dieu, et la résignation à sa volonté. Dès que, devant une difficulté quelconque, nous avons fait tout notre possible, le ciel fera le reste.

Le second de ces oublis est le pardon des offenses. Il doit être fait tout de suite, car voici comment les choses se passent.

Une injure, de même que n'importe quel acte, n'est viable que par le sentiment cardiaque qui lui a donné naissance. Ce sentiment est un acte ou une parole dans son plan, dans le cœur universel, dans cette voie centrale qui est le séjour du Verbe et de ses agents. Les êtres commis par Celui-ci à notre protection, les anges gardiens, connaissent nos actions par les sentiments cardiaques qui les déterminent. Ils voient donc l'offense, la vengeance ou le pardon. La paix ne peut par suite se conclure qu'entre quatre personnes, les deux hommes et leurs deux guides; et comme nous changeons de guide, sans cesse, si ce pardon n'est pas donné de suite, il faudra, pour qu'il soit valable, attendre, dans l'enchevêtrement de la

vie, que le destin nous remette en présence de notre ennemi, et que nous retrouvions chacun l'ange que nous avions lors de l'insulte.

Ainsi, vous le voyez, dès que quelle que chose que ce soit se présente à faire, cela constitue pour nous notre devoir impérieux. Il ne faut remettre que le moins possible; car rien n'est seul, non seulement les hommes, mais aussi les choses, mais encore les événements : tout est entouré, accompagné, aidé : il faut profiter des secours que la Nature nous offre, apprendre à ne jamais refuser un effort, devenir capable de se dompter instantanément.

Le texte sacré ne spécifie pas si c'est nous, ou nos adversaires qui ont tort (*Matth.*, V, 25; *Luc*, X, 58, 59); en effet, il faut pardonner même si nous sommes dans notre droit; en d'autres termes, le pardon nous met sur le chemin de l'humilité; il doit être l'école de la crucifixion du moi.

Il faut apprendre cette leçon pendant qu'on est dans la vie, « en chemin »; car, au bout, il y a un Juge. Aucune contrariété ne survient que nous l'ayons appelée, il y a peut-être une heure, peut-être un siècle; elle est toujours l'obstacle juste à l'épanouissement d'une des fleurs de notre égoïsme. Par suite, il faut éviter contestations et procès, discussions acrimonieuses pour la défense de nos goûts, de nos opinions, personnalités dans la critique. De même qu'un procès gagné avec la justice terrestre se traduit presque toujours par une perte, rien ne prouve que le Juge invisible devant qui nous portons nos disputes, ne donnera pas raison à notre adversaire,

Ce Juge est juste ; les pénalités qu'il édicte sont équitables ; nous ne sommes donc jamais en prison plus longtemps que nous ne l'avons mérité. Toutes nos faiblesses physiques, nos incapacités intellectuelles, nos langueurs morales, nos impuissances de tout ordre, sont des suites de l'emprisonnement ; et nous ne sommes enchaînés que parce que nous sommes trop égoïstes pour faire bon usage de notre liberté.

L'homme, en effet, doit être libre ; seulement, il faut qu'il mérite ce pouvoir, que cette graine ait le temps de se développer, qu'il prouve sa sagesse : l'obéissance que le Ciel nous demande n'est pas autre chose que la culture de cette magnifique faculté.

C'est ainsi que la liberté acquise est la seule vraie (Zhora) ; c'est ainsi que « nous ne sortirons pas de la prison » du monde des incarnations, du relatif, pour entrer dans le royaume du Ciel, dans l'Esprit, dans l'Absolu, « avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole ».

Si nous n'agissons pas selon la nouvelle loi d'amour, — en pardonnant, en offrant de nous-mêmes aux autres, même quand ils sont un peu tyranniques, — nous retombons sous le joug inflexible de l'ancienne loi du Talion.

*
* *

LE MARIAGE

Après avoir fixé la règle de nos rapports sociaux, l'Évangile indique celle des bases de la famille. (*Matth.*, V, 27, 32 ; *Luc* XVI, 18).

La fidélité corporelle était exigée déjà par les anciennes religions. Ce n'est qu'en apparence que l'homme ou la femme semblent se choisir pour époux ; en réalité, dans l'immense majorité des cas, ce choix est nécessité par les guides des incarnations. Tel couple de parents appelle tels enfants ; et de même telle âme ne peut prendre un corps que dans une famille déterminée. Mais les lois qui gouvernent cette distribution nous demeurent intentionnellement inconnues ; il ne faut même pas essayer de les découvrir; ce serait pour notre petit cerveau une charge trop lourde.

En dehors de l'utilité physique que les ethnographes ont pu voir dans la polygamie, elle est, pour certaines races, un emploi d'une vitalité vigoureuse, un régulateur à certains accidents dans les échanges ontologiques.

D'autre part, au point de vue moral, quand la femme a douloureusement appris à perdre un peu d'égoïsme sentimental, elle se voit récompensée en devenant l'unique objet de l'amour de son mari. La monogamie est un acheminement vers l'amour fraternel et pur.

Si donc, vu des cimes de l'Esprit, le mariage actuel est une école très élémentaire, vu d'ici-bas, il constitue un travail digne de tous nos soins. Les époux s'appartiennent l'un l'autre absolument, dans leurs corps, dans leurs cœurs, dans leurs pensées. Le moindre désir vers une autre femme ou un autre homme est un vol ; plus encore, le célibataire qui cherche à conquérir une femme, même libre contre

son gré, porte atteinte au libre arbitre de celle-ci, et contracte une dette.

Nous devrions avoir une plus haute idée de la valeur de nos promesses ; notre parole nous lie dans l'Invisible; mais elle devrait nous lier d'une façon aussi définitive dans le visible. Nous avons d'ailleurs le droit, en nous engageant, de subordonner l'accomplissement de notre contrat à la volonté de Dieu.

Nous sommes un tout homogène : nos corps réagissent les uns sur l'autre; l'acte influe sur le mental, et le mental sur le corps; c'est pourquoi il faut bien agir et bien penser. Tous les psychologues ont signalé ce pouvoir de l'imagination ; tous les Yogis, Ignace de Loyola, Bœhme, Scupoli, donnent une grande importance au contrôle des émotions, des désirs, des idées. Car le plus subtil est plus puissant que le plus dense ; par suite, si l'on parvient à devenir maître de ses désirs, on deviendra plus vite maître de ses actes.

Il faut ici vous signaler un piège, dans ce travail d'auto-contrôle. Si, suivant l'Évangile, vous vous attachez à la purification du cœur, il serait illogique de la tenter par la méthode externe de l'orientalisme: entraînements respiratoires, concentration des idées, contemplations magnéto-telluriques. Ces pratiques sont, en tous cas, artificielles, et elles deviennent nocives employées simultanément avec les règles évangéliques, comme nous l'avons déjà expliqué.

Il n'y a pas d'autre procédé pour devenir maître de soi que la lutte contre ses penchants personnels. Il ne faut se rien passer; les petits oublis fraient le chemin aux grandes fautes. Une parole inutile est un peu de

force qu'on ne retrouve plus au moment de l'effort. Quelques minutes de paresse forment en nous un petit vide qui aspirera tous les souvenirs flottants et qui nous distraira au moment de la concentration attentive. Telles sont les trois recettes les plus normales que je sache pour se conquérir soi-même.

Il faut d'abord connaître son devoir; puis le discerner d'un coup d'œil simple et sincère, en toute circonstance; puis l'accomplir, quelque pénible ou même quelque insignifiant qu'il paraisse. (*Matth.*, V, 29, 30.)

La tentation n'est pas un processus métaphysique; c'est un phénomène biologique. Ce n'est pas seulement notre esprit en lui-même qui est tenté; c'est notre esprit dans tout son rayonnement, c'est l'esprit de notre main, de notre bouche, de notre oreille, de notre œil; quand donc l'un de nos organes fait le mal, c'est que sa vie, son esprit est allé dans le pays du mal; un tel voyage rapporte toujours un germe morbide; puisque nos cellules circulent dans tout notre corps, ce germe peut infecter tels autres esprits organiques. Un acte mauvais produit donc la maladie physique; et quand les cellules du membre qui a fait le mal sont arrivées à l'état de cellules nerveuses, qui est leur perfection, elles sont maîtresses de toutes les autres sortes de cellules, et il devient alors impossible à l'homme de ne pas succomber à la tentation.

Dans ce cas, en effet, et bien que nous ne soyons pas les maîtres de notre corps, bien que nous n'ayons pas le droit de le faire souffrir ni de le mutiler, un mal partiel est encore préférable à cette catastrophe

qu'est sa vie infernale. L'enfer est partout; ses douleurs purificatrices nous atteignent où que nous soyons; nous ne pouvons échapper au paiement de nos dettes. Si donc on exerce sur soi-même l'impitoyable discipline dont parle l'Evangile, dans le but égoïste de se sauver, on change une douleur contre une autre; mais si on fait cela par un repentir profond d'avoir désobéi, le Père annulera les suites fâcheuses de la mutilation volontaire et nous accueillera auprès de Lui.

Quelque déconcertantes que ces idées puissent paraître à notre pusillanimité actuelle, ne les rejetez pas à priori. Vous comprendrez peu à peu qu'elles ressortissent de la loi de l'Amour, qui règne audessus de toute raison, de toute règle et de toute justice relatives, et qu'elles sont une des formes de cette « violence » à qui J.-C. promet le royaume des Cieux.

***

LA PAROLE DE L'HOMME

Le foyer central de la Vie qui est en nous se communique à notre personne entière. Depuis les plans les plus denses de notre corps physique jusqu'à ces organes radieux par lesquels nous nous élevons jusqu'aux sphères de l'idée pure, jusqu'aux soleils invisibles qui sont les paradis de la Nature, tout en nous est animé par cette lumière divine.

Mais, ne considérons que la partie de nous-même dont nous avons conscience. Nous sommes le champ de bataille de deux volontés contraires : celle de la

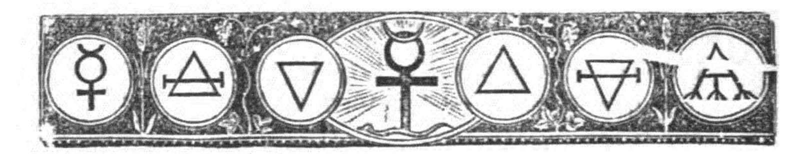
Lumière et celle des Ténèbres. Celle-ci paraît plus forte que celle-là; c'est cependant grâce à la première que la seconde peut vivre; ainsi le corps physique porte les marques de ce combat intérieur; il est opprimé par l'influence morbide de la volonté ténébreuse, à laquelle il ne résiste que par la force de la volonté lumineuse.

Tous les actes physiques sont les suites des péripéties de cette lutte et leurs conséquences se perpétuent, en bien ou en mal, selon que l'étincelle interne qui les a projetés venait de la lumière ou de l'ombre.

Or, parmi ces actes, celui qui est le caractère distinctif du genre humain sur cette terre, c'est la parole. Elle est le geste propre du centre cérébral; elle est le véhicule du mode de la vie universelle spécialisé dans l'être humain. Elle est la matérialisation de nos forces les plus caractéristiques, les plus profondes, les plus vives; elle vient du centre et atteint nos interlocuteurs dans leur centre; elle synthétise les efforts de l'attitude, du geste, de la mimique et du cri.

(*A suivre.*) SÉDIR.





PARTIE LITTÉRAIRE

Orphée et les Orphiques

Notre collaborateur, M. Combes Léon, écrivant actuellement un drame en vers en cinq actes, ou plus exactement une théophanie : *Orphée ou le Thérapeute par la Lumière Divine*, a bien voulu nous communiquer quelques notes recueillies par lui et qui lui ont servi à mettre le Grand Initiateur de la Grèce à la scène.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Écrire une vie complète d'Orphée qui devrait forcément comprendre une analyse de son œuvre sur les trois plans ; rappeler les droits nombreux que cet adepte a à notre admiration, exigerait non seulement un temps assez long, mais encore prendrait dans cette revue une place considérable. Nous nous contenterons donc de donner quelques notes sur ce remarquable mystatogue, un des plus grands initiés des temps antiques, et de traduire quelques parties de son œuvre poétique peu connue des modernes.

Nous renvoyons les lecteurs qui désireraient connaître Orphée sous le triple aspect que nous venons d'indiquer à l'admirable travail de M. Édouard Schuré, *les Grands Initiés* que *l'Initiation* a jadis présenté à ses fidèles. M. Schuré a dressé d'une plume magistrale, en quelques pages d'une haute valeur littéraire, la poétique et surhumaine figure de l'époux d'Eurydice, et c'est à son œuvre, nous le reconnaissons, que nous avons emprunté les traits essentiel de l'Orphée de notre théophanie (1) en la dramatisant. Orphée est-il un personnage purement mythique ou a-t-il réellement existé ? Nous penchons pour cette dernière proposition, mais les opinions à ce sujet ont été et sont encore très partagées.

Les uns n'en ont fait aucune mention comme Homère et Hésiode, d'autres ont nié entièrement son existence comme Aristote et Cicéron. Ce dernier, dans son traité *De Natura deorum*, déclare qu' « Aristote affirme qu'Orphée n'a jamais existé et les vers qu'on a publiés sous son nom sont, à ce qu'on prétend, d'un nommé Cercops, disciple de Pythagore ».

---

(1) M. Combes nous informe (pour nous donner une idée de son œuvre) que la fameuse descente d'Orphée aux Enfers a été traduite par lui par « l'évocation de l'âme d'Eurydice dans la crypte du temple d'Apollon, sous terre, « inferis », à l'aide d'un médium, la pythie du temple qui matérialise le fantôme, la coque astrale d'Eurydice, M. Combes fait animer — sans le dire explicitement afin de ménager la légende — par l'extériorisation inconsciente de l'Ego d'Orphée, de son moi supérieur ».

Cette œuvre est donc essentiellement initiatique.

N. D. L. R.

Or, le passage d'Aristote (1) dont parle Cicéron a été perdu. Le grand orateur romain s'exprime ainsi : *Orpheam docet Aristoteles numquam fuisse*..., ce qui peut parfaitement se traduire par : « Aristote enseigne qu'Orphée n'a jamais été un poète ». Ces six mots ont suffi pour amener une controverse littéraire qui depuis l'antiquité dure encore et qui ne finira pas de longtemps.

Nous passerons donc sous silence, et à ce sujet, l'opinion de Vossius dans son *De Artis poeticæ natura*, qui marche à la remorque de Cicéron, et à sa suite celle de Mosheim, *Note in Cudworlh. Syst. Intell.* ; d'Huet le savant évêque d'Avranches, dans *Demonstrat. Evangelic.*, propos. 4, cap. 8 ; de l'Abbé Olivet, etc.

Cependant le grand Hérodote — dont on ne saurait contester la valeur historique malgré les naïves fables qu'il nous rapporte parfois au sujet des cultes antiques — Hérodote, s'il faut en croire Olympiodore dans son *Photium Cod.* 30, écrivit une vie d'Orphée qui malheureusement n'existait déjà plus dès la fin du siècle d'Alexandre. Ajoutons que le même Hérodote dans le *livre II, Euterpe*, de son œuvre complète parle

(1) Notons que nulle autre part dans les ouvrages du célèbre précepteur d'Alexandre il n'est fait allusion à la citation dont parle Cicéron. Cicéron lui-même ne la donne pas en son nom et la place dans la bouche d'un certain pontife : Caïus Aurelius Cotta qui se joue à tout instant des hommes et des choses, blasphème les dieux dont il est le ministre et attaque « la Providence » de Zénon et « le fantôme divinisé des intermondes » d'Épicure.

Note de l'auteur.

d'Orphée d'après son antique renommée et le met en parallèle avec Pythagore.

Pindare qui appartient à l'école orphique appelle Orphée (*les Pythiques*, 4) si justement célèbre, dit-il, « l'enfant d'Apollon, le père de la Lyre et du Chant ». Il faut croire que, si du temps de Pindare, Orphée — toute filiation divine mise à part — n'eût pas été un personnage, dont l'existence fut, pour pour ainsi dire, consacrée, ce poète n'aurait jamais eu la pensée de le créer de toutes pièces et Onomacrite qui vivait peu de temps avant Pindare à l'époque des Pisistratides et du Perse Xerxès et qui, pour certains, passe pour auteur des « Hymnes d'Orphée » n'aurait jamais donné ses hymnes sous ce nom s'il n'eût été déjà célèbre dans toute la Hellade.

Il était, en effet, célèbre, ce nom, car tous les écrivains, poètes et prosateurs anciens, en ont parlé. Voyons les poètes d'abord :

Euripide, dans sa tragédie de *Rhésos*, vers 940, introduit la Muse Terpsichore, mère de Rhésos, chez des Thraces qui, au milieu des plaintes touchantes qu'elle exhale sur la mort de son fils tué par Ulysse et Diomède, au siège de Troie, s'adresse en ces termes à Athéné unique auteur des maux qui font couler ses larmes, car Ulysse et Diomède n'ont fait qu'exécuter les ordres de la « Déesse Tritogène, aux yeux glauques » : « Ta ville, dit-elle à Minerve, est sous la protection des Muses, nous habitons les lieux que tu chéris, Orphée que les liens du sang unissaient à Rhésos y enseigna les ineffables mystères et tu as causé sa mort et tu en triomphes. Le corps sanglant

de mon fils que je porte entre mes bras, voilà ma récompense ! »

Le même poète dans son *Alkestis* fait dire à un chœur (v. 968) : « Vainement on chercherait dans les écrits de Thrace dictés par le touchant Orphée, un préservatif qui put garantir les mortels du coup du destin. »

Dans *Hippolutos* du même auteur, le poète tragique place dans la bouche du roi Thésée, au milieu des imprécations contre son fils qu'il croit coupable d'un amour incestueux avec Phèdre : « Le voilà donc cet homme en commerce avec les immortels ! Qu'il cesse de m'en imposer ; je ne crois pas à un commerce qui rabaisserait la majesté des êtres que toute la terre révère. Maintenant que tu es pris dans les pièges du crime, soumis à Orphée ton maître, joue l'inspiré, affecte de ne point te nourrir de ce qui a vie et repais-toi de la fumée d'un frivole savoir. »

Si l'on combine les chroniques des marbres de Paros avec le texte d'Apollodore on trouve qu'Orphée et Thésée devaient être contemporains. Ainsi le témoignage d'Euripide, historien aussi scrupuleux dans ses pièces qu'Homère dans son épopée, est infiniment précieux comme preuve de l'existence authentique d'Orphée.

Nous pourrions en appeler encore au témoignage d'une quantité d'autres écrivains : Plutarque, Platon, Pausanias, les poètes latins, etc., mais les quelques citations que nous venons de présenter suffisent amplement pour prouver qu'Orphée ne fut pas un personnage mythique, créé de toutes pièces par l'imagi-

nation de ses confrères, les poètes, heureux de magnifier leur art dans « l'Art divin » d'Orphée.

Orphée naquit en Thrace, c'est ce que nous apprend le poème des *Argonautes* qu'on lui attribue, mais qui, à notre avis — comme à celui de bien d'autres critiques — n'est pas exclusivement d'Orphée.

Nul doute, toutefois, qu'Orphée n'ait composé un poème sur le Periple des Argonautes, — les magnifiques passages que renferment l'*Argonautique* à son début et que nous étudierons, le prouvent, — mais de même que toute l'Iliade et l'Odyssée ne sont pas exclusivement d'Homère, mais de rapsodes qui ont interpolé des passages entiers de leur composition dans les poèmes de la guerre de Troie et des vicissitudes d'Ulysse, de même l'*Argonautique* a été remaniée et augmentée par des rapsodes qui n'ont pas vu le sens caché qu'Orphée avait donné au poème primitif de la conquête de la Toison d'Or, analogue, par son sens initiatique, à la conquête du Saint-Graal et à un grand nombre de légendes sur la recherche et la découverte de la Pierre Philosophale quel que soit l'un des trois plans sur lequel on la cherche. Voyons cette épopée occulte.[4]

Après une invocation inspirée à diverses divinités, après avoir cité quelques détails au sujet de son initiation, sur laquelle nous reviendrons, Orphée fait connaître quels motifs déterminèrent Jason à conquérir la Toison d'Or et comment ce prince vint le trouver (*Argonautica*, V. 70). « Donc Jason réunit les rois les plus intrépides et vint en Thrace, fertile en

chevaux. Là, il me trouva préparant ma cithare aux accents mélodieux au moment où j'allais faire retentir des chants d'une harmonie aussi douce que le miel et qui charment les fauves, les reptiles et les oiseaux. Et après qu'il fut entré dans l'antre que je m'étais choisi pour demeure, il me parla d'une aimable voix sortant de sa poitrine robuste : « Orphée, fils « chéri de Kalliope et d'Oiagros, roi magnanime qui « règne en Bistonia sur les Kikones, riches en trou- « peaux, je te salue, puisque pour la première fois j'ar- « rive aux portes Aimoniennes (de l'Hémon), près des « ondes du Strymon, non loin des hautes vallées de « Rhodope. »

Donc, nous voyons par ces vers qu'Orphée habitait là partie de la Thrace méridionale que l'on appelait la Bistonie et qu'il était le fils du roi Oiagros dont l'épouse portait le nom de Kalliope, ce qui n'implique pas que sa mère dut être, comme l'ont cru, d'après cela, certains auteurs ignares, fille de la muse Kalliope (1), chère à l'Éloquence et à la Poésie héroïque. Pindare, en faisant d'Orphée le fils d'Apollon, n'a fait qu'employer une expression allégorique employée par tous les poètes, même modernes.

A quelle époque vivait Orphée ?

Orphée, suivant un manuscrit grec antique (*Marmor Taurin*, t. 1, p. 107) interprété par Constantin Lascaris, naquit soixante-dix-sept ans avant le com-

(1) Donner pour mère, à Orphée le théosophe, Kalliope, muse de l'Éloquence et de la Poésie héroïque, c'est donner à Démosthène, par exemple, pour mère : Uranie, muse de l'Astronomie.

mencement de la guerre de Troie : Égée régnait alors à Athènes et Laomédon sur la Troade. C'était à l'époque de la fin des douze travaux de l'Hercule thébain et quinze ans avant la naissance de Thésée. Suivant les tables d'approximation de la chronologie la plus rationnelle qui place l'expédition des Argonautes vers l'an 302 des marbres de Paros, c'est-à-dire 1278 avant notre ère, Orphée dut naître, il y a environ trois mille deux cents ans. Orphée passa sa jeunesse en Thrace.

Qu'était le pays à cette époque ?

(*A suivre.*) LÉON COMBES.



UN SECRET PAR MOIS

Secret contre les punaises.

Brûler dans la chambre, après avoir bien fermé toutes les ouvertures, des sangsues séchées mêlées de scolopendre et feuilles de lierre, ou bien simplement, en voyage, mettez sous le lit une cuvette pleine d'eau froide. Les punaises ne vous toucheront pas.

DÉMOCRITE.

LE CHRISTIAN SCIENTISM

Notre siècle aura vu les femmes dans toutes les fonctions. L'avocate et la doctoresse sont déjà des vieilleries La « cochère », la « femme-sandwich », qui leur ont succédé, n'étonnent plus personne. A peine s'il se trouve encore quelque retardataire pour leur jeter au passage le conseil d'aller raccommoder leurs bas. — A quoi d'ailleurs elles auraient le droit de répondre qu'avant de les raccommoder il faut pouvoir en acheter.

Mais connaissait-on la femme ministre du culte et fondatrice de religion ? C'est à l'Amérique, il va sans dire, que nous la devons, en la personne de la très Révérende Mrs Marx Eddy Baker, « discoverer » et prophétesse de « la Science chrétienne » (Christian Scientism). Cette révérende dame a été, en outre, ordonnée par un décret du College « theological, metaphysical et psychical » de Boston, réuni, pour ce, en Assemblée solennelle, « pastor emeritus » du culte scientiste — ce qui, à vrai dire, n'est que de justice et ne saurait surprendre, puisque ce culte, c'est elle qui l'a inventé.

C'est tout de même une créature extraordinaire que

cette Mary Baker. Ses nombreux biographes, en particulier l'Honorable Robinson, major des Scientistes et apôtre zélé de ce Messie féminin, ont déclaré que Mary Baker « avait atteint les sommets de la lumière ». Selon l'Honorable Robinson, on ne peut la comparer « qu'à Moïse, Jeanne Darc et Mme Récamier tout ensemble » et la prophétesse elle-même n'a pas caché que sa venue était annoncée par les paroles : « Je m'en vais, mais je vous enverrai un nouveau *conforter.* » Ce conforter n'était autre qu'elle Mrs Eddy Baker. Selon cette dame, les temps sont proches où l'on dira : « Vingt ans après Mrs Eddy », comme on dit : Vingt ans après Jésus-Christ.

Ce qu'il y a d'intéressant, et de vraiment neuf dans cette religion fondée par une femme, c'est qu'elle est en même temps une science — une science qui enseigne le moyen de se bien porter, et l'horreur des médecins. La Faculté voilà l'ennemie. C'est au médecin que l'on dit : *Vade retro.* Le premier acte d'adhésion exigé de ses fidèles par Mrs Baker est : « Je renonce à la médecine, à ses pompes et à ses œuvres. » Et c'est ainsi que Molière fit du scientisme sans le savoir.

La crainte du médecin est en effet assez sage. Mais comment, sur cette base, Mrs Eddy en est-elle venue à construire un système religieux ? Elle-même nous l'a raconté dans un de ses ouvrages : *Science and Health with Key to the Scriptures* (Science et Santé par la clef des Écritures).

« A l'âge de vingt-huit ans, nous dit-elle avec une charmante simplicité, j'ai découvert la science du Christ, et la solution du stupéfiant problème de la vie... En allant à l'aventure le long des bois et des champs, et en cueillant des fleurs, Dieu m'a gracieusement révélé, et à *titre absolument gratuit*, le principe de l'Être et de la Santé ! »

La Révérende insiste, dans tous ses écrits, sur ce point que la prime fut gratuite. La question, on le sent, à ses yeux a son importance. Ajoutons d'ailleurs qu'il s'en faut, et de beaucoup, que Mrs Eddy, par la suite, ait suivi cet exemple d'en Haut, et offert la même gratuité à ses disciples.

A partir de cette heure, la prophétesse s'aperçut que ce qu'on appelle maladie et mort n'est qu'une erreur,

une illusiou imposée à notre crédulité et soigneusement entretenue par Docteurs et Apothicaires, sans oublier les pompes funèbres. Ce n'était, comme elle le dit elle-même, « qu'une épouvantable habitude de l'esprit », quelque chose comme un tic que se seraient légué les générations. Mrs Eddy connut, toujours à titre gracieux « que le mal n'a pas de réalité » et découvrit « l'adaptation de cette grande vérité au traitement de toutes les maladies ».

« Mettre les gens en garde contre la mort, nous dit-elle, est une faute grossière,qui ne tend qu'à effrayer les ignorants. » Ah ! si seulement on l'avait su plus tôt !

Rien n'existe, hors le « mental ». Que faut-il pour supprimer le mal ? Tout simplement ne plus y croire. Les choses que l'on ignore sont-elles ? Point, puisque vous ne vous en occupez pas, observe excellemment Mrs Eddy sous la dictée de l'Esprit. — Cessez donc de vous figurer que vous avez un corps. Renoncez à cette habitude fâcheuse, et pourtant si répandue, de croire que ce corps peut souffrir et même mourir. Et du coup, souffrance et mort, chassées du « mental » disparaîtront de l'Univers.

Pendant vingt-cinq ans, Mrs Eddy a parcouru l'Amérique pour y semer la bonne nouvelle. Le Scientisme a dû livrer, et devra livrer encore, nous apprend-elle, de rudes combats. Pourquoi ? « Parce que le monde a pris l'habitude d'être malade et qu'il va se trouver tout désorienté quand il ne le sera plus. » On n'eût point cru que ce fût une habitude à laquelle il tenait tant. — Elle appuie sa doctrine sur les quatre axiomes suivants, qu'elle veut bien qualifier de *mathématiques* :

— Dieu est dans tout.

— Dieu est bon, Dieu est esprit.

— Dieu, l'Esprit, étant tout, rien n'est matière.

— La vie, Dieu et le bien, nient la mort, le péché et le mal. La maladie, le péché et la mort nient la vie, Dieu et le bien.

Ces propositions, encore que mathématiques, ne paraîtront peut-être point de nature à soulever les masses. Il n'en est pas moins vrai qu'elles ont suscité le plus v enthousiasme, et gagné à la prophétesse, non des mil-

liers, mais des *millions* d'adeptes. Il convient de dire qu'elle y joint la promesse formelle, et d'un intérêt plus pratique, que tout réussira à ses disciples, et qu'il suffira de marcher à sa suite pour gagner beaucoup d'argent. Ceci, au premier abord, peut sembler en contradiction avec la doctrine de l'Esprit pur. Mais une religion n'en est pas à quelques contradictions près... Que dire alors quand c'est une religion fondée par une femme !

La prophétesse a d'ailleurs paré à toute critique et coupé le pied aux objections, en plaçant en tête de son ouvrage le plus important — je veux dire le plus volumineux — la déclaration suivante :

« Le génie de la femme tremble, recule, et se dérobe, s'il lui faut controverser avec des esclaves, ou des imbéciles .»

Qui donc, après cela, se hasarderait à entrer en discussion avec Mrs Eddy ? — combien fine, et combien restée femme, quoique « pastor emeritus ».

Les Scientistes ont envahi l'Europe. En Allemagne ils sont devenus si nombreux que l'Empereur est ému et songe à les expulser. A Paris, leur culte se tient le dimanche, matin et soir, au « Washington Palace ». Curieuse de savoir à quel degré d'édification pouvait atteindre un service religieux, imaginé et célébré par des femmes, je m'y suis rendue dimanche dernier. — Salle comble. A peine pouvait-on se placer. D'abord on distribua des brochures, avec gravures explicatives : un enfant épanoui et rebondi, au milieu des lions et des tigres, et en exergue : « *They do not hurt.* » — « Il n'y a rien de bon ni de mauvais, c'est la pensée qui le fait ainsi. » — « Le mal n'a pas de réalité. Il n'est ni personne, ni endroit, ni chose. » — Et celle-ci, qui fait rêver : « Où est la vérité ? Là où est la santé... »

Sur l'estrade une dame se leva. Son nom et sa qualité de « Doctor » étaient inscrits sur une pancarte qui désignait les « ladies Speakers ». D'abord le présence d'un Docteur, même en jupons, en pareille assemblée, me surprit. Mais tout s'expliqua. C'était un docteur en Théologie — gradué et ordonné, toujours par ce collège de Boston qui me paraît bien ne reculer devant rien en

fait de mystification. — Cette dame, qui combinait, grâce à un corsage de soie et à des besicles, l'aspect féminin et ecclésiastique, prit la parole, me dit-on, en qualité de Ministre du culte. Elle nous déclara, entre autres choses obscures, sanctifiantes, et hygiéniques, que la mission du Christ fut de réconcilier l'homme avec Dieu. — Mais qu'il appartenait à Mrs Eddy de réconcilier Dieu avec l'homme. Tout le monde parut goûter fort cette subtilité, où se trouvait en outre, paraît-il, une vertu curative singulière. Puis on récita le Pater selon le sens spirituel, c'est-à-dire revu, corrigé — augmenté, hélas ! — par Mrs Eddy.

Notre père (mère et Dieu tout à la fois), Sanctifié ton nom (qui est adorable), Vienne ton royaume (qui est en nous), soit faite ta volonté (incapables nous sommes de la comprendre). Donnez-nous le pain quotidien (nourris nos affections affamées). Oublie nos dettes (nous oublions nos débiteurs). Et que l'amour ne nous induise pas en tentation (mais nous délivre du péché et de la mort).

Aux profanes, il ne paraîtra pas que l'Oraison dominicale ait beaucoup gagné à ces fioritures. Mais on en prendra occasion pour admirer, une fois de plus, ce peuple américain, et cette mentalité protestante, inaccessibles au ridicule, à qui semble tout naturel que ce soit une dame trois fois mariée, deux fois divorcée — car la Révérende est tout cela — que Dieu le père ait suscitée après vingt siècles d'attente, pour corriger l'œuvre de son fils.

On entonna ensuite le cantique dont voici la traduction :

Je, je, je, je, soi-même, je,
Le dedans et le dehors,
Le comment et le pourquoi,
Le quand et le où, le bas et le haut,
Tout est en je, je, je, je, je...

Le service du matin est religieux. Celui du soir est en outre sanitaire. Les « Ladies Cureers » — Dames guérisseuses — trônent à leur tour sur l'estrade. Ce sont elles qui, par persuasion et judicieuse application des paroles de l'Écriture selon les cas, vous enlèvent toutes les maladies — non à titre gracieux toutefois. La moin-

dre consultation vaut de l'or, à tous les points de vue et surtout à celles qui les donnent. — The Lady Cureer présidente développa l'ordinaire thème scientiste : ce n'est pas le mal qui tue, c'est le médecin. — Médecine, clinique thérapeutique, autant de billevesées. Jésus-Christ dérivait-il les maladies ? Nullement. Il les guérissait — ce qui est en effet beaucoup mieux. Au surplus, quand le Sauveur est mort, est-ce un docteur qu'il envoya chercher pour le ressusciter ? Là-dessus, il ne lui suffit pas de remonter au déluge, car elle nous entretient de l'imperturbable santé des Préhistoriques. Depuis l'Arche de Noé, les docteurs pullulent. Y a-t-il moins de malades ? au contraire. D'ailleurs que font les chirurgiens ? ils coupent le membre. Un boucher en ferait autant. Quant aux aliénistes, chacun sait qu'ils sont les vrais fous.

Tout n'était point absurde dans ce discours. La fin en rachetait le commencement. Mais l'assistance n'eut pas le loisir de le méditer. Les guéris venaient s'exhiber sur l'estrade. Chaque dame Cureer présentait ses sujets. C'est ainsi qu'un jeune homme, timide et les yeux baissés, comme tout bon Américain quand il y a des dames, vint donner d'une voix basse et émue des explications sur son « cas » auxquelles on comprit peu de chose, si ce n'est qu'il avait recouvré la santé, grâce à cette habitude, due au Scientisme, de se retirer dans le « Closet » au moins une heure par jour. Ce « closet », que l'on se rassure, était celui de l'Esprit, et ceci signifiait qu'il était rentré en lui-même. D'autres défilèrent ensuite et proclamèrent leurs cures miraculeuses, avec un air de sincérité et de foi, il faut le reconnaître, absolument stupéfiant.

L'occasion étant bonne pour m'instruire jusqu'au bout, je me laissai remettre aux mains d'une Lady Cureer, et lui confiai que je croyais justement souffrir d'une fluxion. Elle me cita la parole : « Celui qui dira à cette montagne : marche, et viens dans la mer — et n'aura nul doute en son cœur, mais croit que les choses qu'il dit arriveront, il aura ce qu'il aura dit. » Et encore : « Quelles que soient les choses que vous désirez, croyez que vous les recevrez, — et vous les aurez reçues. »

Ayant avoué qu'en dépit de ce spécifique je persistais à nourrir l'illusion d'un violent mal de dents, elle devint sévère : « Votre âme a-t-elle des dents ? Alors comment pouvez-vous dire que vous avez mal aux dents ? Certainement vous n'y avez pas mal dans le « mental ». D'ailleurs consentez-vous à avoir une fluxion. Non sans doute. Donc vous n'en avez pas. »

Et comme elle me tendait une bourse, avant de faire le tour de l'assistance, soudain je me sentis initiée à la science chrétienne. En cinq minutes, il m'apparut que je venais d'en saisir le fin du fin, autant qu'une élève de troisième année au Psychical College de Boston. Et je ne mis rien dans la bourse, mais lui dis avec componction :

— Croyez que vous venez de recevoir 50 centimes. Ce sera exactement comme si vous les aviez reçus.

Il y aura toujours de ces âmes endurcies à qui manque la foi qui amène les montagnes dans la mer, et l'argent dans la poche des thaumaturges.

Il est aisé de se moquer. Toutefois, si l'on y réfléchit, on restera confondu devant l'extraordinaire puissance d'une femme qui a créé des fanatiques, qui par ses seuls moyens d'action a fondé un collège où affluent les étudiants par milliers — des journaux, des revues — un livre qui, en 1900, en était déjà à son trois cent soixante-deuxième mille d'exemplaires.

Et qu'on n'aille pas se figurer une de ces sectes excentriques et éphémères, comme il en naît et meurt par douzaines en Amérique. Auprès de Mrs Eddy, le pape n'est qu'un pauvre sire. En quelques années plus de *neuf cents* églises de son culte ont surgi dans les principales villes des deux mondes. A la première modeste chapelle a succédé une basilique plus vaste que Saint-Pierre de-Latran et d'une richesse qui défie toute description. Pour la construction de ce temple fabuleux, les dons affluaient à tel point qu'il a fallu insérer un avis dans les journaux pour les faire cesser. Une seule partie de ce monument inouï, réservé à Mrs Eddy — la mother's room — a coûté plus de 500.000 dollars. Dernièrement encore, la prophétesse a donné 130.000 dollars pour la construction d'une église dans le voisinage de

son habitation. Du jour où elle a fixé ses pénates dans la petite cité de Concordia, la population est devenue d'un million d'habitants. On a composé un hymne en son honneur, où il est dit « qu'elle a vaincu l'ignorance « superstitieuse, elle a éveillé le monde de l'épouvan- « table cauchemar de la matière... Et son auréole de « gloire s'élargira et deviendra plus sacrée avec les « temps ».

Richement vêtue, littéralement cuirassée de joyaux, elle vit dans une demeure splendide que ses admirateurs s'ingénient sans cesse à embellir, trop heureux, pour seule récompense, d'entrevoir un instant l'idole quand elle passe dans sa voiture, au trot de ses chevaux de race, — don, comme le reste, d'un fanatique.

Illuminée, folle, ou mystificatrice, Mrs Mary Eddy Baker n'en reste pas moins une des figures les plus étranges de ce temps. Elle donne, comme on dit, une fière idée du pouvoir de la femme, — du moins en Amérique.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

Comment Krupp découvrit son canon

Feu Krupp voyageait un jour avec l'impératrice Victoria, mère de Guillaume II, et plusieurs autres dames, dans le wagon impérial. Ces dames se mirent à parler d'occultisme et de la vie cachée de l'âme pendant le sommeil.

« Je suis sûre, Monsieur Krupp, dit l'impératrice, qu'en homme pratique vous devez sourire en vous-même de ces idées, et peut-être, désireriez-vous contredire ces dames ? Je vous prie, n'hésitez pas à le faire ; ;je serais enchantée de vous entendre discuter ce problème. »

Krupp répondit : « Je crains bien que ma réponse soit un désappointement pour Votre Majesté, car mon père était un fervent croyant en l'occultisme. Souvent il a raconté aux siens et à ses amis qu'il découvrit la formule définitive de notre fameux canon pendant son sommeil

en chemin de fer. Il s'était profondément endormi après avoir en vain essayé de résoudre le problème. Son crayon et son carnet de notes étaient à côté de lui sur la banquette. Lorsqu'il se réveilla quelques heures après, voilà qu'il trouva la page du carnet ouvert remplie de formules et la clef ultime du problème s'y trouvait indiquée. Son cerveau enfiévré avait fait tout ce travail pendant son sommeil, et la main avait écrit le tout avec une exactitude telle qu'il en a été toujours étonné. »

(*La Lumière*, mai 1907, d'après *Light*, 2 février.)

UN MAHATMA EN CORRECTIONNELLE

On a continué d'examiner ce matin, à Marylebone, le cas d'une personne qui se donne le nom de Mahatma Eginya Guru. L'accusé, qui est un Oriental d'imposante apparence, se donne lui-même comme le SaintHomme de l'Orient. Il est accusé par une jeune fille française, nommée Suzanne Alavène, qui s'était rendue chez le Mahatma attirée par une annonce, de l'avoir embrassée et de l'avoir serrée contre lui. Elle réussit à quitter la maison.

L'accusé porte une robe bleue flottante, des souliers et un turban jaune. La discussion s'engage surtout sur le point de savoir si l'accusé est coutumier du fait ou s'il s'agit d'un acte isolé. On en a constaté un seul autre.

— Est-ce un véritable Indien ? demande-t-on.

— Absolument, répond-on. C'est probablement le plus réel Mahatma qu'il nous a été donné de voir en Angleterre. C'est un Brahmine de première classe.

— Que fait-il ici ?

— Il enseigne la philosophie védantique à Londres, Birmingham et Liverpool.

On fait ensuite observer que la jeune fille étant Française n'a peut-être pas tout à fait saisi le sens des paroles qui lui étaient adressées par le Mahatma, ni la portée exacte de son acte.

L'affaire est renvoyée à huitaine.

LIVRES NOUVEAUX

Tout le monde sait le grand succès qu'a obtenu le Congrès spiritualiste de juin 1908 — et le bon travail qu'on y a fait et les belles et très intéressantes choses qui s'y sont dites pour le plus grand bien de la cause psychique.

Tous ces travaux, toutes ces communications seront publiées en un beau volume de plusieurs centaines de pages, lequel contiendra, en outre, le portrait des principaux occultistes qui ont pris une part active au Congrès spiritualiste.

Le prix de ce *Compte Rendu Général* est de 5 francs.

S'inscrire dès maintenant 5, rue de Savoie, Paris — sans envoyer les fonds.

*
* *

Souvent on nous a demandé les ouvrages à consulter pour une bonne étude progressive et rationnelle de l'Occultisme. Nous nous empressons de déférer à ce désir, et nos Lecteurs trouveront dans la liste suivante toute satisfaction possible et désirable en vue de la bonne compréhension des Sciences Occultes.

Comment est constitué l'être humain	0 fr. 25
La Science des Mages (Papus)	1 fr. 50
Le Voile d'Isis	3 »
Lettres Magiques (Sédir)	1 fr. 50
Trad. cabalistique (Saint-Yves)	1 »
Revue l'Initiation	12 »
Traité élémentaire Science Occulte	6 »
Mission des Juifs (Saint-Yves)	20 »
Plantes Magiques (Sédir)	2 »
Eléments d'Hébreu (Sédir)	1 »
Traité de Magie Pratique (Papus)	12 »
Miroirs Magiques (Sédir)	1 fr. 50
Dogme et Rituel (Eliphas)	18 »

Amphithéâtre édit. M. Haven (Kunrath) . . .	10	»
Formulaire de Magie (Piable)	3	»
Seuil du Mystère (Guaita)	6	»
Magie et Hypnose	8	»
Magie (Etudes Martinistes) (Bourgeat)	2	»
Claude de Saint-Martin (Papus)	4	»
Martines de Pasquably	4	»
Marinesisme et Maçonnerie	1	»

Claude de Saint-Martin.

Tableau Naturel	6	»
L'Homme de Désir	6	»
Ecce Homo	1	fr. 50
Galab Bœhm (Sédir)	1	»
Tempéraments et Culture Psychique	1	»
Eglise Intérieure (Lapoukhine)	4	»
Choix de Pensées (Gichtel)	1	fr. 50
Tout Universel (Jacob)	3	»
Abonnement Revue *Hiram*	3	»
La Cabbale (Papus)	8	»
Clef des Grands Mystères (El. Levi)	12	»
Clef de la Magie Noire (Guaita) . . . 16 fr. à	30	»
Vers Dorés Pythagore (Fab. d'Olivet) . 7 fr. à	10	»
Langue Hébraïque	25	»
Premiers éléments Langue Sanscrite (Papus) .	1	»
Fakirisme Indou (Sédir)	1	fr. 50
Le Bouddhisme (Lafont)	4	»

D. Fac. Psychiques.

Vos Forces (Mulfard), 2 vol.	6	»
Magnét. Pers (Durville)	10	»
Teosophia Practica (Gichtel)	7	»
Psychométrie (Phaneg)		

*
* *

Nous mentionnerons à l'attention particulière de nos chers abonnés un tout, tout petit opuscule intitulé : *Spiritisme*, qui est un vrai catéchisme sur la science spirite par demandes et par réponses Ce n'est pas long, mais c'est précis et même très clair : c'est l'important.

L'auteur ?... L'esprit de B. L. et de H. D. par l'intermédiaire de A. Trinchant, un excellent médium certainement, si on en juge par la charmante œuvrette que nous venons de lire avec plaisir.

Editeur : Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Prix : 10 *centimes*.

Tout nous fait espérer et même désirer, que l'auteur ne s'en tiendra pas là. — P. V.

∴

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes.

H. Durville, directeur, 23, rue Saint-Merri, Paris 4e.

Prêt de volumes.

La *Bibliothèque du Magnétisme* est composée de 10.000 volumes traitant des questions si vastes d'occultisme, de magnétisme et de spiritisme. Elle possède tous les ouvrages rares, les écrits recherchés d'Agrippa, Court de Gébelin, les grimoires en édition originale, puis les écrits plus récents de Louis Lucas, Eliphas Lévi, Saint-Yves d'Alveydre, Papus, Sédir, au grand complet. Elle envoie en France et à l'étranger à des conditions extraordinaires de bon marché.

Fonctionnement.

Tous les ouvrages catalogués sont expédiés franco contre un nantissement représentant la valeur des ouvrages prêtés. Au reçu de ce nantissement et du montant de l'abonnement, un premier envoi est fait par la voie la plus économique. Les ouvrages étant lus, le lecteur les renvoie et en demande d'autres qui sont expédiés de suite. A la fin de l'abonnement, le nantissement, déduction faite des frais de transport, est renvoyé au lecteur. Si celui-ci tient à garder un ouvrage, il lui est compté au prix indiqué sur l'ex-libris en tête de l'ouvrage.

L'abonné peut prendre plusieurs ouvrages en même temps, si le dépôt d'argent est suffisant.

Les ouvrages sont mis gracieusement à la disposition des membres de la *Société magnétique de France.*

Abonnement. — Un an, 25 francs; 6 mois, 13 francs; 3 mois, 7 francs; 1 mois, 2 fr. 50; sans abonnement par jour, 10 centimes.



École pratique de Massage et Magnétisme.

Les examens de l'École pratique de Massage et de Magnétisme ont eu lieu publiquement, samedi 4 et dimanche 5 juillet au siège de l'École, 23, rue Saint-Merri, devant une affluence d'amateurs.

Les élèves qui se présentaient à l'examen, après avoir suivi une année de cours, étaient questionnés sur les matières suivantes : Anatomie (docteur Ridet); Physiologie (docteur Encausse); Physique du magnétisme (H. Durville); Histoire et Philosophie du magnétisme (Fabius de Champville); Théorie et procédés du magnétisme (H. Durville); Pathologie et Thérapeutique (H. Durville), Massage hygiénique (Haudricourt); Massage médical (docteur Ridet).

Sur 24 élèves qui se présentaient, 15 furent reçus. Ce sont dans l'ordre de mérite : M. Pinet, 1er prix, 80 points et demi (maximum 90). Mme Mac Kenty, 2e prix, 74 et demi ; M. Lefranc, 3e prix, 65 et demi ; Mlle Oster, 64 points. Suivent : MM. Rollin, Dubois, Marchessou, Mlle Feiche, M. Collin, Mme Aumasson, MM. Freyman, Mortegoute, Mme Clouet, M. Labrousse. M. Gros, qui passait un examen complémentaire, a obtenu le diplôme de masseur praticien.

La Commission d'examen formée des professeurs M. Fabius de Champville, Durville, docteur Encausse, docteur Ridet, Haudricourt, d'accord avec la Commission de contrôle, les docteurs Pau de Saint-Martin et Paul de Régla, ont décerné à M. Pinet la médaille d'argent et à Mme Mac Kenty la médaille de bronze, M. Fabius de Champville, professeur d'histoire et de philosophie du magnétisme, a remis à Mlle Oster une médaille de bronze pour ses bonnes réponses.

Prix du docteur Survillé.

« Conformément aux dispositions testamentaires de M. le docteur Survillé, décédé à Toulouse, le 26 janvier 1905, un concours est ouvert entre tous les élèves inscrits à l'Ecole depuis sa fondation, pour récompenser le praticien — Médecin, Magnétiseur ou Masseur — qui a obtenu le plus grand nombre de guérisons au moyen du Magnétisme et du Massage, à l'exclusion des moyens de la médecine. »

Le corps des professeurs de l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme a décerné, cette année, le prix et la médaille d'argent à M. Albert d'Anvers, magnétiseur et écrivain magnétiste.

∴

H. Durville. — **Pour combattre les maladies par l'Application de l'Aimant**, 72 pages, 14e édition, 12 portraits et 15 figures. Prix : 1 franc, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

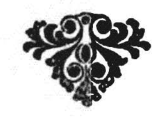
On sait depuis longtemps déjà que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, constipation, crampes, crises de nerfs, diarrhée, douleurs, engorgements, fièvre, gravelle, hystérie, incontinence, insomnie, jaunisse, maux de tête, de dents, d'estomac, de reins, migraine, névralgie, palpitations, paralysies, rhumatisme, sciatique, vomissements, etc., sont parfois rapidement guéries par l'*Application des Aimants*.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit, sans aucune gêne, sans aucune fatigue. L'immense avantage qu'ils possèdent sur tous les autres traitements, c'est que l'on peut, avec le même aimant selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer, et rétablir ainsi l'équilibre des forces qui constitue la santé.

Cette nouvelle édition de l'*Application de l'Aimant*, très artistement éditée, avec portraits et figures, est un

ouvrage de vulgarisation des plus intéressants, tant au point de vue physique qu'aux points de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; une étude sur la physique de l'aimant, où l'auteur révèle l'existence d'une force inconnue qu'il a découverte; une étude plus remarquable encore sur la physiologie, où la polarité du corps humain est démontrée, une description des pièces aimantées à employer dans un traitement, et un précis de thérapeutique qui permet au malade de savoir ce qu'il faut faire et de se traiter sans le secours du médecin. C'est l'application des principes que l'auteur a exposés avec tant de clarté et de précision dans sa *Physique magnétique.*

Partout dans la nature aussi bien que dans les sociétés humaines, le spontané meut l'inerte et cherche à le façonner à son Idéal.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N. D.-de-Lorette.

A 50 centimes

H. Durville. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

Joanny Bricaud. — *Dutoit-Membrini* (un disciple de Saint-Martin), d'après des documents inédits.

Pelletier. — *L'Hypnotiseur pratique.*

Saint-Yves d'Alveydre. — Notes sur la tradition cabalistique.

Docteur Tripier. — *Médecine et Médecins.* Un coin de la crise ouvrière au dix-neuvième siècle.

Zhora. — *Etudes tentatives,* ou Essai sur les Mystères de l'âme humaine et de la Prière, avec Lettre-Préface de *Papus.*

A 30 centimes

Albert (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

Chesnais. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

Deboissouze. — *Guérison immédiate de la peste,* de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e Edition.

H. Durville. — *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux,* avec 13 Figures.
— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

Lucie Grange. — *Manuel de Spiritisme.*

Graphologie *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

Lebel. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

Mouroux. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

Van Obbergen. — *Petit catéchisme de Réforme alimentaire.*

Psychologie expérimentale. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

Dr H. Boens. — *Art de vivre.* Petit Traité d'Hygiène.

Daniaud. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine,* par un Lettré chinois. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

H. Durville. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la Ligue. Appréciation de la presse, arguments en faveur du Libre exercice de la médecine.

Elyuss. — *Tout le monde magnétiseur et hypnotiseur,* ou l'art de produire le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme sans étude ni travail.

F. de Champville. — *La Science psychique,* d'après l'œuvre de M. *Simonin,* avec 1 Fig.

Fanau. — *Cours abrégé de Spiritisme.*

Jounet. — *Principes généraux de Science psychique.*
— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

Papus. — *L'Occultisme.*
— *Le Spiritisme.*

Rouxel. — *La Liberté de la médecine,* Pratique médicale chez les Anciens.

Traité sur l'obsession.

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

Secrets *de la Cuisine américaine.*

A 15 centimes

Léon Denis. — *Pourquoi la vie ?*

Duncan. — *La Chimie des Aliments.*

Van Obbergen. — *Notes sur le Nettoyage.*

Le Fruit *comme moyen de Tempérance.*

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

Cahagnet, Colavida, C. Flammarion, Lucie Grange, Van Helmont, *le Zouave* Jacob, Lafontaine, Luys, Papus, de Puységur, Ricard, Rostan, Salverte.

Le Professeur H. Durville dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'Allan Kardec. — Divers Portraits rares.